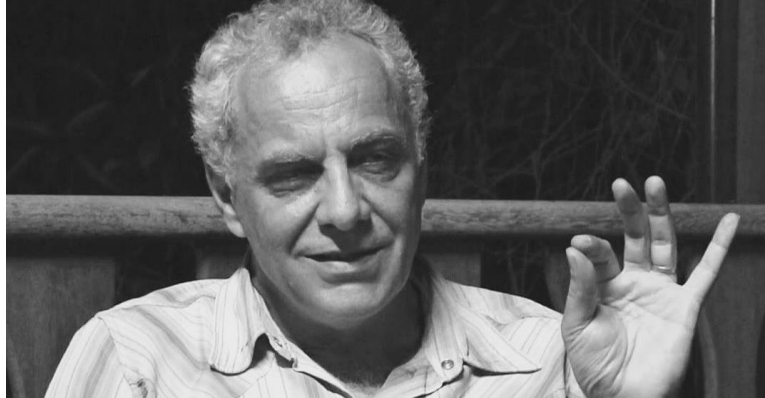


« Il s'agit de féconder, recevoir et transmettre »

JACQUES MABIT - RECUEIL¹



Extraits classés mixés synthétisés fusionnés, de textes consultables dans leur intégralité à : <https://www.takiwasi.com/fr/publica01.php>

- « Archives et mémoires somatiques de l'âme », Conférence à Savoir Psy, 2002.
- « L'alternative des savoirs autochtones au 'tout ou rien' thérapeutique » revue Psychotropes, 2001.
- « Approches de la mort ou apprentissage de la vie » Conférence, 1999.
- « L'Ayahuasca au secours des drogués », Article publié dans la revue Nouvelles Clés, France, 1994.
- « Les médecines initiatiques amazoniennes : Accès au Soi à travers le corps ou l'incarnation de l'Esprit », Conférence au Centre Savoir Psy, Paris, 2001.
- « Interview de Jacques Mabit par Evelyne Sarah Mercier », Cahiers de IANDS-France, n°13, 2002.
- « Shamanisme amazonien et toxicomanie : Initiation et Contre-initiation », Revue AGORA : Ethique, Médecine et Société, 1993.
- « Chamanisme amazonien et monde occidental : entre l'encouragement et la mise en garde », SYNODIE (GRETT), 2005 puis Nouvelles Clés, 2005.
- « Ayahuasca, Addictions et États Modifiés de Conscience », Dr. Jacques Mabit.
- « Esprit des plantes et des animaux : Berceau de la naissance de l'individu », Conférence à IdéePsy, Paris, 2003.
- « Les Médecines Traditionnelles, entre Guérison et Initiation », Conférence à Paris, 1999.
- « Toxicomanie et Chamanisme Amazonien », 4^{ème} Congrès annuel de la Société d'Etudes de la Douleur, Montpellier, 2004.
- « L'hallucination par l'Ayahuasca chez les guérisseurs de la Haute-Amazone péruvienne », Institut Français d'Etudes Andines, 1988 puis 2^{ème} Congrès International de Médecines Traditionnelles, 1989.

Adaptation et Mise en page Jean-Damien Fleury²

« Il s'agit de féconder, recevoir et transmettre »

Jacques Mabit³

« J'ai suivi une formation médicale classique à Nantes, puis une spécialisation en pathologie tropicale à Anvers, et en naturothérapie à l'université de Bobigny près de Paris. Ces approches étaient destinées à me rapprocher du Sud parce que c'est là-bas que je suis né et que j'ai vécu pendant toute mon enfance, depuis la Nouvelle-Calédonie jusqu'à l'Afrique. Ce vécu a développé en moi une sensibilité par rapport aux couleurs des peuples, au métissage culturel. J'ai exercé la médecine occidentale en Afrique. Cet exercice dans ces divers contextes m'a révélé ses limites, en particulier concernant les psychothérapies et les pathologies dégénératives. Cette frustration associée aux ouvertures qui pouvaient être les miennes,

¹ Cette synthèse proposée par Jean-Damien Fleury s'appuie sur les textes et conférences du Dr. Jacques Mabit produits avant 2005. Elle possède les limites de cet exercice de recomposition et mixage, mais aussi la richesse du condensé. Bien qu'un certains nombres de propositions et réflexions ont depuis été précisées et affinées dans des textes ultérieurs, l'essentiel du contenu reste valable en 2022. Voir : <https://www.takiwasi.com/fr/publica01.php>

² Projet proposé et mené à bien par Jean-Damien Fleury, qu'il en soit sincèrement remercié ici. Le texte contient quelques ajouts de Jean-Damien Fleury mis entre parenthèses avec la signature JD.

³ Médecin-fondateur du Centre Takiwasi, www.takiwasi.com

et à ma curiosité, m'ont poussé vers les médecines traditionnelles. J'observais que les pratiques autochtones étaient efficaces, elles fonctionnaient, malgré nos difficultés d'entendement de leurs principes et de leurs mécanismes. Ma formation médicale allait dans le sens du pragmatisme, « ça marchait » donc c'était intéressant a priori. »

Takiwasi

Le centre Takiwasi a été fondé en 1992, dans la ville de Tarapoto en Haute-Amazonie péruvienne. Ce centre d'accueil pour toxicomanes est une structure capable de recevoir en permanence une quinzaine de patients. Les patients s'y présentent volontairement et vivent en moyenne 9 mois en résidence dans une communauté thérapeutique.

Le protocole de traitement associe médecine traditionnelle, avec l'usage des plantes médicinales selon les savoirs empiriques amazoniens, les techniques de la psychothérapie contemporaine pour permettre l'intégration du matériel psychique et symbolique qui se révèle avec les plantes, et la vie communautaire au quotidien. Le protocole comprend deux phases : pendant 10 jours une désintoxication physique avec la suspension totale et immédiate de toute substance adictive, à l'aide des plantes purgatives afin d'écourter et d'atténuer le syndrome de manque, tant sur le plan physique que psychique. Puis une phase plus longue de neuf mois à un an de désintoxication « psychique ». Cette dernière phase comporte l'ingestion périodique de substances végétales psychotropes, notamment l'ayahuasca.



Introduction

Il se passe tellement de choses dans le monde, autour de nous, et de façon toujours plus accélérée. Bien des personnes se sentent débordées par ce flot continu d'informations, de données, d'images, d'émotions, qu'elles n'arrivent plus à gérer leur vie et se coupent toujours plus de la société, de leurs semblables, et d'avec elles-mêmes.

Vais-je faire face, regarder ce qui se passe ou fermer les yeux ? Refuser de voir, n'est-ce pas refuser d'intégrer et donc d'avancer ? À chaque fois que nous avons un choix de vie, se présentent à la fois une peur à vaincre et un espoir à nourrir. La naissance implique la notion de douleur et de séparation, nécessaires à la venue au monde. Dans une situation de crise existentielle, s'instaure l'émergence possible d'une impulsion vitale, un saut du monde de la dépendance à celui de l'autonomie, jamais assuré par avance, et qui donc suppose confiance et conscience. Cette transition doit être habitée d'un vouloir. Il faut désirer conquérir sa liberté, renoncer au passé, à certaines attaches, à des habitudes, des comforts, à des manières d'être et de penser.

La prise de conscience des blocages qui sont les nôtres peut se faire à travers des états de conscience modifiés. On vit dans ce « monde-ci », dans la rationalité. Il y a un « monde-autre » auquel on accède parfois en franchissant un seuil, une porte. Le passage de ce seuil peut se faire de manière spontanée, par le rêve, lors d'un accident, lors d'une anesthésie pendant une intervention. Il peut se faire de manière plus volontaire mais aliénante, à l'aide de drogues comme le font les toxicomanes. Mais il peut aussi se décider en conscience, à l'aide de substances visionnaires lors de sessions thérapeutiques en médecine traditionnelle amazonienne.

Quand on croise ce seuil, on se trouve en contact avec des forces que chacun désigne à sa manière : énergies, esprits, entités, archétypes, transcendance, dieux. Il peut s'établir avec ces forces, indépendantes et autonomes, une communication enrichissante, ou dangereuse. Elles peuvent nous informer ou nous agresser. Cet enseignement des médecines amazoniennes nous montre que l'on n'est pas seul au milieu de l'univers. Ces autres forces partagent la vie, notre vie, et avec elles nous avons à gérer des relations, à négocier, à communiquer. La plupart des peuples traditionnels ne parlent pas d'une Transcendance (Dieu), dans la mesure où ils considèrent qu'il s'agit d'une réalité inaccessible. Ils avancent que l'on ne peut pas nommer Dieu ni établir de relation directe avec Lui, seulement essayer de Le connaître indirectement à travers ses différentes manifestations, en particulier dans la nature. Alors surgissent des spécialistes des esprits de la terre, de l'eau, de la forêt, de l'air, car tout l'univers est habité.

Dans notre folie ordinaire et quotidienne, tout acte de transgression et de profanation vis-à-vis de l'ordonnement du monde peut être visualisé à travers ces expériences de conscience élargie, et donc intégré, compris, nettoyé, purgé. La guérison passe par la compréhension et la reconnaissance des erreurs. La santé se manifeste alors par l'apaisement au niveau physique et psychique, par la reconnexion avec la communauté des hommes, par la reliance jusqu'à l'instance transcendante du sacré, l'instance créatrice, celle qui génère la Vie, notre vie.

A chacun d'oser se prononcer et s'engager pour la croissance, l'aventure de l'être.

Objectivité et subjectivité de l'expérience

La première attitude sensée d'un scientifique consiste à accepter les faits qu'il constate, même s'il n'en a pas les clés explicatives. Dans l'enseignement donné à l'école ou à la faculté, il nous est demandé d'accepter les informations transmises, d'y croire en fait, parce que nous sommes dans l'incapacité « technique » d'en vérifier la véracité. Nous sommes invités à répéter comme des perroquets ce qui nous est dit. Dans le monde traditionnel, la voie d'accès à la connaissance suppose la vérification individuelle. Au moment des initiations, le sujet va être amené par différentes techniques, dont l'ingestion rituelle de la fameuse liane ayahuasca, à voir par lui-même. Il peut vérifier, dans son corps et par son corps, les informations transmises par son groupe social. Les sociétés traditionnelles ne demandent pas à leurs membres de croire aveuglément, mais leur offrent d'écouter d'abord et d'expérimenter ensuite, afin de vérifier par eux-mêmes la véracité des enseignements, de connaître de façon directe. Tout un chacun est invité à la connaissance, selon ses aptitudes et son courage. La voie du subjectif constitue de ce fait une voie royale de connaissance. Le travail sur soi-même devient absolument incontournable et personne ne pourrait prétendre s'en exonérer. La seule façon d'aborder l'apprentissage de la médecine traditionnelle amazonienne, c'est d'en faire l'expérience.

Le corps, voie d'accès au « monde-autre »

Dans toutes les traditions, et dans la tradition amazonienne en particulier, l'incarnation, notre vie ici et maintenant, est vécue comme une chance. L'instrument d'enseignement, de transmission du savoir, l'outil thérapeutique essentiel et fondamental des pratiques de médecine traditionnelle en Amazonie, c'est le corps. Par définition, l'incarnation signifie et suppose l'existence du corps. Le corps physique est notre capital universel, unique, propre à chacun de nous. Il est le lieu de notre emplacement, de notre localisation dans le temps et dans l'espace. La réalisation de notre humanité passe inévitablement par lui. Ce corps va définir notre statut au sein des collectivités humaines et va marquer le rythme et l'évolution de notre être, établir notre présence au monde. Cette incarnation va de la conception à la gestation, la naissance, l'enfance, l'adolescence, puis vient ensuite le fait d'avoir des enfants, d'être père ou mère, et enfin le fait de vieillir. Notre corps est la seule chose dont nous sommes sûrs d'avoir l'entière possession. De tout le reste, on peut douter. Il figure notre certitude d'être et aussi, à terme, notre certitude de disparaître. Il s'agit là de la vraie mort ou la grande mort, qui se distingue des petites morts initiatiques disséminées au sein de ce cycle vital, et qui donnent lieu à autant de renaissances possibles dans un processus permanent de maturation. A l'intérieur de cet espace rituel qu'est notre vie, nous avons un seul bien absolu : notre corps, l'instrument qui nous est fourni pour accéder à la dimension de l'esprit, du *spiritus*.

Quand les indiens disent "mon corps", ils désignent non seulement la matière qui le constitue mais ils évoquent aussi implicitement le "champ énergétique" qui l'enveloppe. Le soma est dépassé par une forme "énergétique" ouverte qui se trouve en contact direct avec les champs énergétiques des « autres corps ». Non seulement le corps des autres humains mais aussi le corps des plantes, des animaux, des arbres, d'un lieu, une source, un rocher, le corps de la Terre, et donc « les corps de la Nature », de la Création où tout est vivant. Chaque lieu est habité, animé et peut interférer avec l'énergie de notre propre corps. Le corps humain en tant que microcosme est le reflet du macrocosmos.

Dans notre contexte occidental, à l'hôpital, dans l'abord somatique classique, avec les thérapies conventionnelles et leur hyper-spécialisation, le corps perd son intégrité, pour faire place à une « fragmentation insensée » à proprement parler. Il se trouve scindé, véritablement coupé en morceaux, désarticulé, sans espace de synthèse, ni de remembrement, en processus permanent de dissociation. Paradoxalement, l'extrême développement des sciences de la physique nous démontrent que le corps n'est pas que matière mais aussi énergie, tandis que la médecine classique le réduit à de la matière, des molécules. Dans ma formation de médecin, je ne crois pas avoir entendu prononcer le mot "énergie".

Sur le versant psychologique-même, la psychanalyse instaure également de la distance par rapport au corps du sujet. Ce dernier est souvent fantasmé, on ne le touche pas ou très peu, on n'intervient pas sur lui. Seule l'approche psychosomatique réintroduit la notion de somatisations provenant des éléments du psychisme, et offre en symétrie une action possible sur le corps pour atteindre le psychisme, mais elle demeure marginale dans la pratique.

Le corps s'inscrit donc dans un contexte particulier, selon qu'il est tribal ou occidental. Dans les traditions autochtones, la communauté a un droit sur le corps de l'individu. Ceci apparaît à notre société contemporaine comme une barbarie, un affront à la "liberté individuelle", où je suis supposé être libre de faire ce que je veux de mon corps. Or, cette liberté aboutit à des transgressions majeures à l'époque actuelle, par exemple sur l'usage du corps dans l'ample domaine de la sexualité

contemporaine, dans la consommation non régulée de substances psychoactives ou sur l'agression directe du corps physique avec l'avortement. Selon l'approche des médecines traditionnelles, ces transgressions laissent des traces psychiques et psycho-énergétiques qui sont vérifiables dans le travail thérapeutique avec l'aide des plantes. Et l'on sait pourtant l'aisance des peuples premiers face au corps, sa sacralisation n'étant point synonyme de rigidité, de honte, ou de répression dans l'expression corporelle ni la sexualité.

Justice et Equilibre dans le monde traditionnel

Les pratiques chamaniques amazoniennes procèdent du monde tribal, régulé essentiellement par le mythe fondateur de la Justice. Pour un indien, son groupe ethnique constitue son univers de référence. Le groupe est extrêmement structuré, avec des règles de vie précises et rigides, une hiérarchie incontestable, la survie du groupe ayant priorité sur celle de l'individu. Le groupe a la primauté, l'individu est secondaire.

La vie se maintient par une régulation des réciprocités avec le monde extérieur, celui de la forêt, des autres tribus et du monde invisible. Toute « infortune » ou phénomène mauvais est attribué à un déséquilibre de ces relations avec « l'autre ». L'équilibre menacé doit être immédiatement rétabli par une sanction, une action en réciprocité de l'agression ou de la transgression causale. C'est la loi du talion « oeil pour oeil, dent pour dent ». Chez ces guerriers : « Si tu m'agresses, je t'agresse. "Si tu me fais un cadeau, je te fais un cadeau ! ». On se doit d'être juste avec soi-même, avec les autres, et avec le monde invisible des non-humains. L'injustice constitue le mal suprême en générant le déséquilibre et le chaos, individuel, collectif et cosmique.

Les indiens d'Amazonie sont d'extraordinaires experts des forces de la nature, des essences de la nature, qu'ils mobilisent au cours de séances avec l'usage de plantes psychoactives. Ils travaillent d'abord avec l'esprit du groupe puis avec l'esprit dans la nature.

Chez les indiens, le passage dans le « monde-autre » n'a pas pour finalité une évolution personnelle dans un processus d'individuation comme nous le concevons en Occident. Le chaman est avant tout un combattant à l'intérieur du monde invisible. Il se doit d'être plus fort que son adversaire situé à l'extérieur, le chaman d'une autre tribu par exemple, et donc accumuler le plus d'armes possibles. La survie du groupe implique ce contexte guerrier et, dans le domaine de l'invisible, suscite les pratiques de sorcellerie, de magie, avec un arrière-fond de prédation et d'extrême violence.

Amour dans le monde occidental

Notre fond occidental, greco-judéo-chrétien⁴, nous situe dans un tout autre univers de référence où le mythe de l'Amour est fondateur. Un idéal bien sûr, un horizon, donc jamais atteint, qui est même en train de dégénérer.

Idéalement, « l'autre » doit devenir un frère et non plus un adversaire, le véritable adversaire étant en nous-même. Je dois prendre conscience de moi-même et de mon ombre. Il ne nous est plus possible, idéalement, de projeter la source du mal sur l'autre. Quelle que soit l'agression qui puisse surgir de l'extérieur, elle me renvoie à ma façon de la gérer et donc à ma propre conduite. Je dois, non pas me surarmer, mais me dépouiller de mon égoïsme, de mon égotisme, me désencombrer et aller vers le renoncement de ma prétention à la toute-puissance. L'occidental est conduit à « entrer en guerre » avec lui-même. L'ennemi et le guerrier sont intérieurs, et nous sommes confrontés à notre propre ombre.

Comment gérer l'agressivité, la violence, la douleur, la peur, néanmoins présentes et actives ? On ne peut moralement l'évacuer ou l'esquiver facilement en utilisant le mécanisme interdit de la projection sur l'autre. Là commence la découverte de notre univers intérieur. De cette intériorité émerge la notion d'individuation. Je ne peux plus projeter à l'extérieur puisque tout homme est mon frère, un semblable, autre individu avec ses différences. Et ces différences ne peuvent plus servir comme critère de discrimination. Nous devons nous confronter à nous-mêmes et non aux autres. L'autre ne peut m'affecter que parce que j'entre en résonance avec son propre "mal". Tout travail sur soi débute par la prise de conscience de cet autre en nous-mêmes.

La séparativité ne s'exerce plus avec un autre extérieur mais un autre intérieur, invisible bien que très présent. Cette relation entre fusion et séparation est évidemment difficile à gérer. Dans le meilleur des cas, on a tous notre petite névrose. Dans le pire des cas, on peut vraiment arriver à une dissociation et aux phénomènes psychotiques, qui consistent à inventer un tout-autre à l'intérieur de soi mais totalement étranger, séparé, autonome. Le processus de l'amour, qui doit aboutir à la réunification de l'être peut, sous sa forme dégradée, dégénérer en désunion, en dissociation. L'individuation devient individualisme. Ne pouvant plus projeter, on est obligé de se trouver soi-même. Quelque part, c'est la source de la psychothérapie et de tout ce qui touche à l'évolution personnelle et au travail sur soi.

⁴ Principalement, mais aussi celte, slave, etc.

Donc on distingue historiquement une transition de l'horizon de la Justice vers celui de l'Amour. C'est sans doute ce qui articule l'Ancien et le Nouveau Testament et génère notre pensée si généralement qualifiée de judéo-chrétienne. L'individu est défini comme le but suprême de la société. Ce mythe de l'Amour fondateur du monde occidental nous oblige à l'universalité. Il n'y a plus de limites, plus de frontières, plus de séparation entre moi et l'autre, quel que soit cet autre. L'universalisation de l'individuation amène souvent à projeter sur « tout autre » notre mode d'être au monde et incite à la globalisation de nos valeurs. Mais l'amour n'aboutit pas à l'injustice. L'amour n'annule pas la justice mais l'englobe, la transcende, la respecte pleinement au bout du compte. On peut anticiper que ce même schéma de transition de la Justice à l'Amour pourra nous guider à l'époque où nous vivons vers un autre horizon culturel qui serait celui de la Liberté.

Le Serpent - Entraide et complémentarité entre occident et traditionnel

Si tout le monde admet que l'être est un, cependant, pour le dire de manière figurée et simpliste, l'occidental part de sa tête et l'indien de son corps.

L'occidental détient sa connaissance dans la tête, c'est là que réside son serpent. Le pouvoir de la rationalité, de l'intellect a été énormément développé dans notre société mais également son versant trop-mental, négatif et destructeur.

L'indien, lui, a son serpent lové au niveau du bas-ventre, c'est-à-dire au niveau des zones de l'instinctuel, du pulsionnel. C'est une pulsion vitale pour connaître la vie, pour percevoir et sentir d'instinct le monde extérieur, pour explorer la nature. C'est aussi la passion qui peut devenir furieuse et guerrière.

Comme occidentaux, nous avons besoin, nous, de descendre dans notre corps, de dérouler le serpent vers le bas. Nous avons besoin de retrouver nos racines, notre matérialité, notre corps, notre incarnation et de sortir du mental, sortir du trop penser, sortir de l'hyper-rationalité, pour retrouver le contact avec notre humanité physique, avec le monde de l'incarnation, notre lien avec la nature, la primauté du bien commun, les moyens de sauver la planète, de protéger l'intérêt collectif. Dans le monde occidental, nous nous vivons d'abord comme des individus, nous assurons d'abord notre félicité, notre réalisation personnelle. Nous ne sommes plus prêts à nous sacrifier pour la collectivité, pour le bien de la communauté. Ce sont nos aspirations et notre réalisation personnelle qui priment sur le bien collectif. L'occidental devient prisonnier de son individualité qui dégénère en individualisme. On en arrive à une forme d'atomisation, d'individualisation au point d'être complètement éclatés, atomisés, chacun dans son coin. La notion d'individuation, terme jungien, est à différencier de l'individualisme qui en est plutôt la forme dégénérée, narcissique et égoïste ou le mythe de l'Amour tend à se diluer et perdre toute crédibilité. L'amour vrai requiert l'altérité, la reconnaissance de l'autre dans sa différence, tandis que l'égoïsme débouche sur la solitude en supprimant l'autre et induit de ce fait la quête de compensations fusionnelles, c'est-à-dire une falsification de l'amour.

Les peuples d'Amazonie, eux, ont besoin de sortir de l'état de guerre et de se réunir entre eux. Les jeunes ne se parlent pas, ils s'agressent. Utiliser une pusanga (philtre d'amour) pour séduire une femme c'est déjà de la magie, une manipulation de l'inconscient d'une personne pour obtenir ses faveurs, ce n'est pas de l'amour. Les indiens doivent dépasser leur notion de clan pour s'ouvrir à l'universalisation, à la fraternité entre tribus. L'indien, peut se retrouver enfermé au sein de sa collectivité et disparaître comme individu. Les hommes des traditions ancestrales sont dans l'obligation, pour survivre, de sortir des pulsions instinctuelles et d'orienter le serpent vers le haut, le faire se dérouler sur tout l'axe de leur être jusqu'au sommet, jusqu'à la pointe de la psyché.

Nous devons sortir de la guerre de civilisation, guerre des savoirs et connaissances, pour instaurer une collaboration nécessaire. Les indiens devront-ils continuer de s'apaiser avec l'alcool et nous avec le tabac ? Nous avons besoin d'eux et ils ont besoin de nous. Le point de rencontre de ces deux serpents, le lieu de la concorde se fera au niveau du cœur par la libération du serpent et des énergies correspondantes. L'être occidental doit se libérer de ses démons psychiques et de sa prison mentale. Le sujet indien doit se libérer de sa prison instinctuelle et des démons pulsionnels. L'occidental dit "je pense donc je suis" et l'indien rétorque "je sens donc je suis". Peut-être que la rencontre cordiale permettra de dire "j'aime donc je suis".

A chaque fois que l'homme fait une petite révolution, il est déplacé un peu plus du centre du monde. Par la révolution copernicienne, alors que l'on croyait que la Terre, donc nous, était au centre du cosmos, nous avons finalement été déplacés par le Soleil. Avec Darwin, on se retrouve à la queue de l'évolution et non plus au centre du monde animal. Avec Freud on découvre que l'on n'est même plus au centre de nous même parce qu'il y a un inconscient qui est là, caché, et qui fait des tas de choses à notre insu. Il nous faut aussi accepter que l'esprit dont nous nous prévalons comme signe distinctif de notre humanité soit à partager avec toute la nature et le cosmos entier. Quel défi de pouvoir intégrer la notion d'une nature vivante,

intelligente, habitée par l'esprit, c'est-à-dire avec de l'être partout, et où l'être humain n'est qu'une créature parmi tant d'autres même si dotée d'un statut privilégié.

Connaissance : hémisphère gauche ou droit, sens ou intuition

On ne peut ni connaître, ni agir, ni se souvenir, si on ne dispose pas d'un contexte, une ambiance qui "colore" les fonctions essentielles du corps et les fixent psychiquement. Ces fonctions psychiques nous permettent d'avoir de la *mnésis*, de nous souvenir. Elles nous permettent d'avoir de la *praxis*, de l'agir, du savoir-faire. Enfin elles nous permettent de connaître, d'apprendre, d'avoir de la *gnosis*.

L'occidental souhaite avant tout comprendre pour se sentir bien. Il veut comprendre avec sa tête afin de satisfaire son inquiétude et trouver la paix qui est d'abord une paix de son mental agité. Cette perception porte alors essentiellement sur le monde "visible", perceptible directement en utilisant nos fonctions rationnelles et catégorisantes pour pouvoir interpréter ce qui est capté par les cinq sens de base et par le système nerveux locomoteur et le cerveau gauche. Cela produit une appréhension sensible du monde tout à fait valable et intéressante, très fonctionnelle, qui permet d'inventer des choses tout à fait remarquables, voire extraordinaires mais qui n'embrasse qu'un aspect réduit de la réalité.

Pour un habitant de l'Amazonie, son angoisse essentielle concerne son équilibre avec la nature et le monde invisible, sa capacité de travail physique pour maintenir son auto-suffisance. Si son corps est purifié, il sait qu'alors sa tête aussi fonctionnera mieux, il aura des rêves, les esprits s'approcheront. L'indien va développer sa proprioception, c'est-à-dire la sensation de son corps à l'intérieur. Qu'est-ce que je sens à l'intérieur ? Qu'est-ce que mon corps sent ? La peur est d'abord une sensation physique avant d'être une émotion. Et il va utiliser le cerveau droit. La perception du schéma corporel se localise au niveau du cerveau droit en grande partie, de même que toutes les fonctions non rationnelles qui définissent notre localisation dans l'espace. Tout ce qui est d'ordre "mélodique", ce qui forme le contexte et nous donne une perception générale, globale, instantanée de l'ambiance d'une situation, de l'atmosphère des choses, appartient à ce même domaine. L'homme traditionnel va prêter attention à tout ce qui se passe au-dedans, depuis les sensations physiques proprioceptives jusqu'aux mécanismes psychiques comme le rêve ou l'intuition.

Un des buts des états modifiés de la conscience consiste précisément à se laisser envahir intentionnellement et transitoirement par des informations du cerveau droit. Dans ces domaines inconnus que l'occidental explore, ses références habituelles non seulement culturelles mais individuelles commencent à s'effacer. Les fonctions du cerveau droit s'amplifient tandis que celles du cerveau gauche s'atténuent. Il devient difficile de s'appuyer sur sa rationalité, la logique linéaire normative du quotidien. Les informations vont se manifester dans un langage symbolique et métaphorique.

Ces images, métaphores ou paraboles peuvent parfois être extrêmement précises mais elles requièrent presque toujours un degré d'interprétation. Pour l'indien au sein de sa tribu, le bagage culturel transmis depuis son enfance lui fournit une grille de lecture sur les expériences chamaniques. Il possède une cosmogonie, des interprétations collectives, des légendes, des mythes, des histoires familiales ou claniques qui lui permettent automatiquement de situer son vécu et lui donner cohérence par rapport à lui-même et son univers de référence. Par contre, l'appauvrissement symbolique de l'éducation rationnelle occidentale, le réductionnisme du mythe scientifique et la désacralisation des pratiques culturelles, produisent des citoyens occidentaux dépourvus de repères clairs du monde intérieur aussi bien que de toute dimension transcendante.

Engrammation

L'approche des médecines traditionnelles embrasse davantage que le domaine du psychosomatique. Un pas supplémentaire est franchi où le corps devient en quelque sorte l'instance qui peut receler les savoirs. Le corps retient non seulement notre dimension personnelle de sujet, d'être social, inscrit dans le temps, notre biographie en somme, mais est aussi porteur de tous les savoirs transpersonnels, ancestraux, engrammés dans notre soma.

Sans doute, tout le monde connaît grossièrement les grands problèmes de sa vie. Chacun identifie les grandes lignes de sa dynamique familiale et personnelle. Mais quand on a épuisé Freud, on se dit qu'il y a peut-être autre chose et que l'on commence à déborder vers ses collègues junguiens et autres, inévitablement s'ensuit la dimension psycho-affective puis psycho-corporelle. La découverte de soi commence à prendre en compte notre matière et devient plus incarnée. Des personnes pensent avoir résolu, par un travail psychologique, le problème de l'œdipe, de papa-maman. Ensuite, dans le cadre d'un travail corporel, elles ont abordé le yoga, la bioénergie, la respiration holotropique, et dénouent en général un certain nombre d'autres noeuds personnels. Des horizons du spirituel se découvrent alors dans leur dimension incarnée.

Éventuellement ces personnes renouent avec des pratiques religieuses. Avec les états de conscience modifiée, dès les premières prises de plantes, les questions « papa-maman » reviennent au galop, mais avec une perspective plus ample ! Cela occasionne souvent des petites déprimés puisque ces histoires étaient supposées réglées.

En effet, dès que l'on va aller un petit peu plus loin avec les guérisseurs, derrière les engrammations biographiques apparaissent des engrammations héritées de nos parents, de nos aïeux et ascendants. Surprise ! Le travail avec les plantes va révéler des engrammations profondes, c'est-à-dire une inscription, au niveau du soma-même, de la problématique que l'on croyait résolue, une « empreinte énergétique », pour lui donner un nom, de toute notre histoire transgénérationnelle, qu'il faut donc aussi aller nettoyer. La charge de problèmes non résolus au cours des générations antérieures, comme le sont certaines graves transgressions éthiques des ancêtres (meurtres, trahisons, pratiques occultes ou magiques, avortements, suicides, viols, incestes, fausses filiations...), se transmet chez les descendants, parfois dans la totale inconscience du récipiendaire. Il peut s'ensuivre une série de troubles physiques ou psychiques incompréhensibles pour le patient à travers l'observation minutieuse de sa propre biographie. Il n'est pas rare de voir des sujets accéder à des « secrets de famille » dont ils n'ont pu avoir une connaissance directe et qui peuvent être vérifiés a posteriori. De ce fait, ils vont devoir se libérer des noeuds émotionnels profonds, de leur charge active habituellement cachée à la conscience ordinaire mais opérant de façon occulte sur eux.

L'expérience montre que nous pouvons ainsi remonter la chaîne évolutive pour retrouver non seulement les informations liées aux ancêtres, à l'héritage culturel ou à la filiation spirituelle, à l'humanité, mais aussi à notre part animale, puis organique et enfin inorganique. Mais encore, notre mémoire semble bifurquer à un moment donné, en intégrant également des mémoires spirituelles, des savoirs transcendants l'humain où se retrouvent par exemple les grands mythes universels et les archétypes où Jung croyait voir comme un inconscient collectif. Chaque homme serait donc porteur à son insu de la mémoire de tout l'univers. En d'autres termes, nous savons tout, sans le savoir. Il existe une instance en nous qui sait et que le cortex ignore. Cet inconscient somatique semble atteindre le niveau cellulaire, voir nucléaire.

Les personnes qui font des expériences avec les plantes initiatiques libèrent une inscription au niveau du mental, au niveau de l'affectif, mais aussi dans l'instance la plus profonde, la plus dense, la plus matérialisée, dans le corps. Il faut nettoyer là aussi, et à ce niveau les plantes sont extrêmement intéressantes parce qu'elles permettent d'accéder à ces mémoires somatiques, de les dégager et d'y mettre un peu d'ordre. Le corps constitue à ce moment-là un espace de révélation. Les approches initiatiques amazoniennes sont en fait des médecines ou pratiques de la révélation. Toute l'évolution est en nous, tous les savoirs, toutes les mémoires de la Vie. La vérité est donc aussi là, dans notre matière.

La forme est porteuse de sens. Une forme n'est pas simplement une structure physique que l'on peut mesurer et qui nous donne des repères dans l'espace-temps, c'est un schème orienté et donc, au sens étymologique et symbolique, qui propose une directionnalité, qui fournit du sens. Notre corps est une somatisation, une manifestation matérielle engendré par le monde-autre avec lequel il est en continuité, en rapport, en relation, comme un microcosme en image de ce macrocosme structurant et invisible à la fois. Il s'agit de se relier, d'être relié avec cet univers, avec ce sacré.

Les plantes

Dans la médecine traditionnelle, les techniques pour se relier et intégrer les enseignements sont variées : massages, bains de plantes, utilisation de certaines postures, abstinence sexuelle, diètes, contrôle alimentaire, rythmes sonores... Au-delà de la simple mythologie ou des dehors folkloriques, la médecine traditionnelle représente un savoir très concret, pratique, extrêmement précis et rigoureux.

Il existe aussi en Europe des plantes sacrées ou initiatiques comme la mandragore, la jusquiame, le lierre, l'éphédra, le gui, les champignons. L'ayahuasca pourrait servir, à travers les fonctions de voyance stimulées lors de la modification de conscience, à redécouvrir précisément les fonctions et modes d'usage de certaines plantes européennes. C'est d'ailleurs une fonction traditionnelle de l'ayahuasca chez les guérisseurs amazoniens pour découvrir de nouveaux remèdes et de nouvelles plantes. Cette dynamique va probablement s'imposer progressivement vu la demande croissante et déjà énorme pour des formes de soins alternatifs. Il est peu probable que des milliers d'européens se transfèrent au Pérou pour prendre l'ayahuasca ou d'autres plantes quand il en existe de similaires en Europe. La potentialité de guérison est tellement extraordinaire que cela ne peut que croître. Espérons que la censure ne va pas obliger ces recherches à se faire sauvagement, clandestinement, et ainsi amener un dévoiement de ces usages.

Quand une plante est activée dans un contexte rituel, elle mobilise le niveau physique mais aussi les niveaux psychique et sacré. Les conditions rituelles de prise de plantes sont donc là importantes car elles conditionnent les effets et les modifient

selon le niveau de sollicitation envers celles-ci. Le niveau psychocorporel agit sur les émotions, le sensitif, tandis que le niveau somatique profond atteint la connaissance, le savoir. Les plantes de connaissance nécessitent de clés pour en quelque sorte être activées correctement et ces clés sont toujours fournies par la dimension rituelle. Trois ordres de plantes sont utilisés : les plantes purgatives, les plantes maîtresses, les plantes psychoactives.

Les plantes purgatives

Dans le contexte de l'Amazonie péruvienne, l'important pour le guérisseur n'est pas d'avoir des visions mais avant tout de purifier, de nettoyer son corps avec des plantes qui sont essentiellement dépuratives, purgatives, vomitives, sudoripares. Lorsqu'on vomit, on peut observer l'élimination de substances, toxines ou médicaments, ingérés vingt ans auparavant, et que l'on pouvait croire complètement métabolisées.

En se purgeant, inévitablement, les récepteurs deviennent plus clairs, les capteurs fonctionnent mieux, les informations passent. L'information va surgir d'elle-même à mesure que nos « circuits » deviennent plus aptes à laisser filtrer l'information des mémoires engrammées. On se met à disposition, en état de réceptivité active, et ensuite vont se faire jour des intégrations ultérieures à travers des rêves et différents modes de prise de conscience comme les flashes, les insights, les phénomènes de synchronicité. Le « monde-autre » intervient et peut alors se manifester à nos sens et à notre entendement. L'expérience plurimillénaire indienne insiste constamment sur la notion de purification qui, avant de toucher l'âme, passe par celle du corps. La véritable prise de conscience investit tout l'être, donc le corps, avec ensuite éventuellement des phénomènes secondaires de modification de la conscience. Il est d'une extrême témérité de s'approcher de toutes ces instances-là sans préparation personnelle, physique, psychique, et sans respect.

Les plantes maîtresses de diète

La perception des patients, l'observation clinique des thérapeutes et l'enseignement empirique des guérisseurs indiens coïncident pour reconnaître aux "diètes" un rôle plus important que l'ayahuasca afin d'obtenir la guérison. Elles permettent très clairement de franchir un seuil, un saut qualitatif, dans le processus thérapeutique. Les plantes maîtresses représentent un groupe de plantes qui ne sont pas vraiment psychoactives ou psychotropes quand on les prend sans préparation particulière. Mais dans certaines conditions techniques, l'effet psycho-actif se manifeste de façon puissante.

Toutes les plantes sacrées, Tabac, Coca, Marihuana, quand elles sont mal utilisées, produisent des états d'emprise (possession par l'esprit de la plante, soit toxicomanie).

Le tabac est la plante la plus importante de toute l'Amazonie, la plante sacrée par excellence. Le tabac est une plante bien plus importante que l'ayahuasca ou que tout autre plante-maîtresse. Il est utilisé pour la protection et le discernement. Sous la forme de jus frais ingéré, le tabac est « hallucinogène » (visionnaire) mais non addictif. Son usage thérapeutique est central chez les indiens, tandis que la forme des feuilles séchées et fumées représente un problème majeur de santé publique en Occident par ses effets toxiques et l'induction d'une forte dépendance.

Les plantes maîtresses sont prises lors de périodes d'isolement dans la forêt, pendant lesquelles aucun contact humain n'a lieu sauf avec la personne qui guide la diète. L'individu reste seul pendant une semaine avec des exigences de diète alimentaire et d'abstinence sexuelle, dans un relatif dépouillement, sans montre, sans papier d'identité, sans argent, sans aucun des attributs de la vie "civilisée", avec juste un lit et un hamac. Le sel est aussi supprimé de l'alimentation. Il est un élément fondamental de la biologie humaine et animale qui, entre autres, nous permet en quelque sorte de nous isoler électro-magnétiquement ou énergétiquement du contexte extérieur. Ainsi quand on donne du sel à un animal sauvage, il va s'approprier beaucoup plus facilement, il devient beaucoup plus docile parce qu'il commence à perdre la connexion, le contact avec la nature. Au fur et à mesure que l'être humain ingère du sel, qu'il l'intègre dans son alimentation, il s'éloigne davantage de l'état de nature. Il devient moins dépendant du milieu ambiant et peut se centrer sur lui-même. Inversement, les excès de sel qui caractérisent les pathologies cardio-vasculaires et rénales de nos justement dites « maladies de civilisation », engendrent la calcification des artères et la pétrification cérébrale et psychique. Dans la diète, cette couche isolante produite par le sel va être atténuée, réduite progressivement. Cette ouverture rend de plus en plus sensible au monde extérieur, à toutes les énergies qui parcourent la nature. A ouvrir ce sas énergétique, des énergies positives mais aussi négatives peuvent pénétrer dans l'organisme ou inversement s'en évacuer. On pourrait donc, à l'opposé de ce qui est souhaité, éventuellement arriver une déperdition dommageable d'énergies positives engrammées et à l'intrusion d'énergies négatives. Ce pourquoi les règles rituelles sont d'une extrême importance. Dans cette situation de diète, il faut aussi faire attention de ne pas s'exposer exagérément ni au soleil, ni au froid, ni au feu parce que ces énergies peuvent aussi pénétrer anormalement dans l'organisme. On comprend qu'il est nécessaire d'avoir un contexte très protégé. L'isolement s'impose afin de pouvoir contrôler les flux énergétiques. L'ignorance ou le manque de respect aux règles très rigoureuses des techniques de la diète avec isolement, peuvent mettre le sujet en danger et engendrer des perturbations somatiques

(diarrhées, vomissements, céphalées), psychiques (troubles confusionnels, dissociatifs, obnubilation, état de panique) et même spirituels (délires paranoïdes, états de possession, messianisme).

Notre observation clinique appuyée par les informations des guérisseurs nous permet d'affirmer qu'il existe un véritable catalogue, et très spécialisé, d'applications psychothérapeutiques pour chaque plante-maîtresse, adaptées aux priorités de chaque patient. Le guérisseur amazonien ne procède pas verbalement à tous ces développements, même si par ailleurs il maîtrise parfaitement les subtilités des mécanismes mis en jeu. Il se contentera de dire que telle plante traite le « froid », celle-ci le « chaud », cette autre les « mémoires », cette autre encore la « rigidité ». A nous autres, occidentaux, en manque de verbalisation, d'en discerner les implications et les mettre en mot car chacune possède une fonction spécifique prédominante avec ses implications au niveau psychique. Ce qui est tout-à-fait étonnant. Une plante peut permettre l'accès aux mémoires anciennes et faciliter le resurgissement de souvenirs enfouis pour effectuer ainsi un bilan du passé. Une autre plante peut servir à une meilleure définition de sa personnalité, de son identité. Elle répondra au « qui suis-je ? » et facilitera la prise de décision ultérieure sur son propre destin. Il existe des plantes pour renforcer l'estime de soi, pour traiter les peurs, depuis les frayeurs d'enfants jusqu'aux angoisses métaphysiques, des plantes pour s'enraciner et se stabiliser, pour réduire le sentimentalisme. On peut se dépurifier physiquement et nettoyer dans le même temps sa colère, son orgueil, ses rancœurs, sa culpabilité. Ces techniques, très fortes et puissantes, permettent à chacun de réaliser vraiment une rencontre profonde avec soi-même.

Matrice

Ces plantes maîtresses sont toutes dotées de ce que les guérisseurs appellent une « mère » (madre). Chaque espèce de plante, de manière collective, possède une matrice, une forme-énergie, une identité. Les humains sont aussi dotés d'une matrice énergétique ou psycho-spirituelle, mais ce qui les différencie des animaux et des plantes est le fait que chaque individu possède une matrice individuelle spécifique, son « génie » propre.

Les guérisseurs amazoniens possèdent l'art ou la science d'extraire la matrice énergétique des éléments naturels, de leur support physique pour leur usage énergétique. Il s'agit d'un instrument thérapeutique extraordinaire. Ces matrices peuvent être mobilisées d'un espace à un autre ou d'une personne à une autre, et ce faisant, modifier sa structure énergétique. La personne pourra ainsi acquérir certains attributs caractéristiques de l'animal ou de la plante en question.

A travers le travail avec les plantes-maîtresses, il est possible d'identifier en soi-même une structure zoomorphe qui correspond à notre personnalité, à notre structure psychique et même physique. Ces attributs animaux, plus que des images, manifestent une véritable structure incarnée, une matrice énergétique, qui infuse plus ou moins la personnalité et peut imprégner même physiquement le sujet qui finit par ressembler à l'animal en question. Ces éléments archétypiques sont propres à chaque individu. Lors d'expérience de modification de la conscience, il est possible de découvrir « l'animal qui nous habite », notre animal totem, en le sentant physiquement en soi. Lors de ces vécus, le sujet ne perd pas sa conscience humaine mais sent authentiquement l'animal, avec les gestes, les réflexes, les postures, et la psyché de cet animal. Ces expériences peuvent se révéler très impressionnantes. Elles sont vécues de manière agréable par le sujet qui peut même se sentir fasciné par la nouveauté des fonctions animales qui tout à coup l'investissent. Le sujet accède ainsi à la reconnaissance de structures profondes de sa personnalité et dans un ordre thérapeutique, cela lui permettra de dompter et maîtriser son animal pour mettre au service du frère aîné, l'être humain qu'il est, les attributs positifs de celui-ci. Si un sujet se découvre serpent, par exemple, symbole de la connaissance, il aura plutôt de la facilité dans le soin, la médecine, la thérapie en général, les voies de la connaissance et du savoir, mais son défaut peut être de devenir une véritable langue de vipère, médire avec des paroles venimeuses, injecter le poison des mots au cœur de l'autre, envenimer les situations et empoisonner l'existence d'autrui. Rencontrer un animal totem permet donc de connaître sa force et la pente possible de ses déficiences. Un des enseignements très importants des traditions est que nous n'avons pas le droit de nous laisser dominer par la structure zoomorphe qui nous habite, par « l'animal » dont nous sommes porteurs. Un félin peut devenir un prédateur terrible. L'être humain a l'obligation d'avoir le contrôle et c'est en ce sens-là que les animaux sont soumis aux hommes, dans le sens noble du terme. Nous avons l'interdiction de renverser l'ordre hiérarchique. Cela constitue une transgression. Cette transgression existe dans les voies de la sorcellerie où des sorciers se laissent posséder par l'esprit d'un animal et exercent leurs fonctions prédatrices. L'usage bénéfique ou maléfique restant lié à l'éthique de celui qui opère. Un maître-guérisseur peut ainsi opérer de surprenants transferts observables sur le plan clinique. Ces pratiques existent et ne dépendent pas d'une croyance, de suggestion, mais sont des faits observables, même pour un occidental ignorant tout de ces éléments culturels.

Tout cela veut également dire qu'il existe une communauté énergétique entre l'être humain, les plantes et les animaux et d'une façon encore plus large qui s'étend aux éléments minéraux et aussi à des lieux, des sources, des cascades, des grottes,

les étoiles, les astres... avec tout le cosmos. Communauté énergétique manifestée par des « champs », des « structures » ou des « empreintes » énergétiques qui traversent aussi bien le monde animé que le monde inanimé, toute la Vie. Avec cette matrice, cette « mère », l'esprit vivant habite toute chose. Cette communauté énergétique structurée nous fait frères. Évidemment et d'abord, frères entre nous, les êtres humains, mais les implications dans notre vécu quotidien par rapport au respect dû aux autres êtres et à la nature entière s'avèrent considérables.

L'Ayahuasca, plante psychoactive

L'usage de l'Ayahuasca a été découvert pour les occidentaux depuis une cinquantaine d'années. En Amazonie, cela fait trois mille ans que les Indiens la connaissent. L'Ayahuasca, la « purga », représente la plante initiatique par excellence d'une grande partie de l'Amazonie occidentale. La plante psychoactive qui structure la culture des groupes ethniques, alimente les mythes et illustre les cosmogonies. Chaque plante a une matrice, une structure particulière, l'Ayahuasca a une énergie essentiellement féminine, elle assure une fonction de jonction entre la terre et le ciel. Le mot Ayahuasca vient du quechua « Aya » qui signifie mort, et « huasca » corde. L'Ayahuasca est une liane qui s'appelle « La corde des morts ». Elle s'appelle ainsi parce que c'est une liane « pontificale » qui fait le pont, la jonction, avec l'univers « autre », entre le monde des vivants et le monde des morts.

En fait l'Ayahuasca est un mélange d'au moins deux plantes, la liane Ayahuasca (*Banisteriopsis caapi*) qui donne son nom à la potion, et les feuilles de la Chacrana (*Psychotria viridis*). L'ingestion isolée de la chacruna permet de reproduire une ivresse physique sans imagerie mentale organisée. Elle peut être remplacée par d'autres plantes. La liane ayahuasca procure la vision et constitue le substrat indispensable du breuvage. Les images mentales lui sont dues. Cette qualité justifie que le substantif d'ayahuasca soit devenu générique pour toutes les préparations qui en contiennent.

L'intégration cérébrale des mémoires profondes, les plus indifférenciées, a lieu au niveau du cerveau reptilien et c'est bien à cet endroit que permettent d'accéder les substances visionnaires. On ne s'étonnera pas que la di-méthyl-tryptamine (DMT), secrétée par la glande pinéale dans tous les états psychique extrêmes (approche de la mort, états mystiques), soit un des composants du breuvage de l'Ayahuasca. Les deux types principaux d'alcaloïdes de l'ayahuasca sont présents dans notre corps et participent du circuit sérotoninergique, ce qui a conduit à parler de l'existence d'une «endo-ayahuasca» naturelle. L'usage de l'Ayahuasca ne constituerait donc pas pour l'être humain un apport externe qui pourrait faire violence à sa physiologie, mais au contraire il se greffe sur des processus neuro-pharmacologiques naturels, en les potentialisant, afin d'amplifier leurs fonctions habituelles.

Les pionniers qui ont pris la plante, agirent en typiques sujets occidentaux en croyant pouvoir s'abstraire du contexte symbolique qu'ils assimilèrent à de simples formes culturelles. Ils laissèrent de côté l'expérience millénaire des peuples premiers et leurs recommandations en matière d'exploration du monde invisible, interne ou externe. Ils se positionnèrent comme des consommateurs-types, s'appropriant l'instrument des substances psychoactives sans en intégrer la dimension religieuse dans le sens étymologique du terme (*religare* : relier). Raisonnant à partir d'un réductionnisme physiologique et/ou biologique, ils assimilèrent les manifestations sémantiques et mystiques dues à la plante, à un sous-produit du mental résultant des seuls processus neuropharmacologiques. C'est ce même type de comportement qui entraînera l'explosion du phénomène de la drogue dans les années 70, avec toutes les conséquences néfastes que l'on connaît.

Après l'observation pendant 15 années de plus de 8 000 prises d'ayahuasca, dans des conditions précises de préparation, de prescription et de suivi thérapeutique, nous pouvons affirmer qu'il existe une absence totale de phénomènes de dépendance ou d'accoutumance à la plante. Cette donnée peut être considérée comme un acquis. Elle a été constamment vérifiée auprès de tous les patients et guérisseurs, sans trouver d'exception. Le phénomène de l'addiction massive à des substances ou à divers autres objets (nourriture, sucreries, jeux, achats, télévision, ordinateurs, sexe, etc.) représente une exclusivité de la société occidentale moderne et post-moderne. L'utilisation de l'Ayahuasca, ne constitue donc pas une forme de traitement de substitution. Au contraire, avec l'augmentation du nombre de prises, la sensibilité du patient augmente tandis que la dose diminue progressivement pour la même intensité d'effets. Les sociétés ancestrales, traditionnelles, malgré un usage généralisé et plurimillénaire de substances psychoactives, ne connaissent pas la dépendance collective à des substances ni de comportements addictifs. La dépendance apparaît chez eux avec l'alcoolisme des indiens, à la suite de leur contact avec les occidentaux qui a signifié la perte d'une partie de leur âme commune. On constate donc un usage indigène des substances psychoactives avec des résultats constructifs d'un côté, et de l'autre l'usage occidental destructif. La problématique des dépendances ne réside pas dans les substances en elles-mêmes, mais dans leur utilisation adéquate ou inadéquate. Il est notoire que les substances d'origine végétale ne peuvent être incriminées à l'origine des addictions puisque ce sont les mêmes dans les deux usages que l'on en fait, addictif ou thérapeutique, coca/cocaïne, pavot/morphine-héroïne, cannabis/marijuana-hachich, sucre naturel/sucre raffiné, cacao/chocolat, tabac, alcool.

Il n'y a pas non plus de risque d'intoxication. Des études sur les rats signalent que la dose mortelle pour un être humain standard, serait de 7,8 litres d'Ayahuasca, ce qui représente en moyenne 50 fois la dose thérapeutique habituelle. Le goût extrêmement désagréable du breuvage rend impossible d'atteindre cette dose. Si la dose est trop forte, si la personne n'est pas prête physiquement ou psychiquement à faire ce voyage, quand le patient atteint les limites de sa capacité de résistance, des mécanismes d'auto-régulation agissent au moyen des fonctions d'évacuation. L'Ayahuasca va simplement mettre en oeuvre des phénomènes émonctoriels. La personne vomit, a de la diarrhée, sue, produit une hyper-salivation. Les guérisseurs atteignent en bonne santé des âges avancés. On observe cliniquement une amélioration notable du système immunitaire, bien que des études scientifiques consistantes et complémentaires en la matière fassent encore défaut.

Les différentes formes de purgation ne représentent donc pas des effets secondaires indésirables des prises d'ayahuasca mais constituent plutôt une fonction protectrice, curative et cathartique essentielle. Quand un sujet prend l'ayahuasca, le chaman lui demande s'il a vomi car la purgation physique signe en quelque sorte le succès de la prise. Pour l'occidental, c'est l'absence de vision qui est génératrice de frustration car c'est essentiellement ce qu'il en attend. Nous fonctionnons dans un monde de l'image, du reflet, des écrans. La proposition de certains auteurs de n'utiliser que l'association des principes actifs du mélange de l'ayahuasca afin d'en réduire, voire supprimer, les effets purgatifs, et ainsi assurer un confort au sujet, est ainsi tout à fait inappropriée. Elle illustre de façon caractéristique cette manière de voir occidentale qui réduit l'intérêt de l'Ayahuasca à ses seuls effets visionnaires, déconnectés de la purification somatique générale, et au détriment de l'intégration des informations apportées. De nouveau, nous retrouvons cette conception limitée d'une conscience à localisation uniquement cérébrale ou mentale, d'une expérimentation qui se veut avant tout ludique et confortable, transformant l'ayahuasca en un produit de consommation supplémentaire.

L'Ayahuasca agit comme un révélateur de vérités profondes pour le sujet sans jamais violer l'intimité de son être. Il ne pourra pas aller au-delà de l'intentionnalité authentique, celle du coeur, qu'il pose, dans l'acte d'avalier le breuvage. L'exploration n'investira que les espaces ouverts par le sujet lui-même, de par sa disposition intérieure. Inversement, le manque de sincérité ou d'engagement dans le processus constitue une limite à l'efficacité thérapeutique. Il représente sans doute la principale contre-indication à la prise d'Ayahuasca. Reproduire l'acte prométhéen de voler les secrets de la vie à travers l'induction d'un état modifié de conscience, peut se solder par un vécu très éprouvant qui sert alors de leçon. Si la demande est viciée, la personne risque tout simplement de se prendre une grande claque. À partir du moment où dominent des intérêts occultes ou inconscients de pouvoir, d'argent, de gloire, de manipulation, les problèmes deviendront inévitables lors du processus initiatique. La motivation initiale, c'est-à-dire l'intentionnalité première du sujet, va lui permettre ou pas de s'ouvrir. Si l'intentionnalité n'est pas posée clairement, le sujet ne se sent pas vraiment concerné, il ne s'offre pas et ne met pas en jeu son intériorité. « *Faites attention à ce que vous demandez parce que vous risquez fort d'être exaucé* ». Cet avertissement formulé avant de prendre l'ayahuasca ne prétend pas être une menace mais plutôt une invitation à prêter attention à cette intention plus ou moins consciente, à nos attentes, à notre demande. Effectivement, une demande sincère à l'intérieur d'un contexte rituel trouve forcément une réponse, même partielle. L'attitude intérieure du sujet doit être authentique. Sincère, on ne l'est jamais complètement, on traîne toujours notre obscurité mais au moins doit-il y avoir une disposition intérieure minimale de vérité. La collection de sessions d'ayahuasca devient inutile si elle n'est pas alimentée par le renouvellement de l'intention.

Chaque séance est une aventure. A l'intérieur même de la séance, l'évolution est également imprévisible. L'ivresse peut être lente puis s'accélérer, apparaître soudainement alors qu'on ne l'attendait plus, ou au contraire disparaître en un instant. La sensibilité est extrêmement variable d'une personne à l'autre. Malgré la puissance des doses ou la concentration des préparations, certains sujets sont tout à fait réfractaires à l'ayahuasca et n'atteignent jamais une ivresse importante. « *La purge ne t'aime pas* » commente le guérisseur, sous-entendant fréquemment qu'il faut d'abord l'aimer, elle, pour qu'elle manifeste de la réciprocité.

Un sujet qui prend pour la vingtième fois l'ayahuasca n'est pas certain d'en « voir » davantage que son voisin qui assiste pour la première fois à une séance. Il n'est pas non plus certain d'en voir davantage qu'à sa première session. Le progrès s'organise davantage comme la clarification lente d'un puzzle, dont les pièces sont d'abord identifiées de manière dispersée puis s'assemblent peu à peu, de façon à faire émerger la figure définitive. Les guérisseurs sont toujours très silencieux sur le contenu de leur vision au cours de la séance. Leur discours sur les images procurées par l'ayahuasca est relativement standardisé et tout compte fait assez pauvre : « *se ve como televisión* », « *la planta te enseña* », « *ves lo que quieres* »... la réponse unanime étant « *essaye, prend l'ayahuasca et tu sauras* ».

Le vécu lors de modification de la conscience déborde l'espace couvert par le langage qui, dans sa forme rationnelle, se révèle insuffisant et réducteur pour rendre compte d'une expérience trans-rationnelle. Le toxicomane ou l'initié n'ont pas « les mots pour le dire ». Cependant, le premier demeure dans l'en-deçà de la verbalisation (infra-verbal) tandis que le second se trouve dans son au-delà (supra-verbal) qui ne pourrait trouver à s'exprimer qu'au travers d'un langage

symbolique, dans une parole poétique, inspirée. Après les éventuelles turbulences de la session, la fin de séance est souvent prolongée par un long silence collectif, une ambiance méditative, où chacun demeure dans la contemplation de son univers intérieur, sans grand désir de communiquer une expérience trop singulière, avec une agréable sensation de relaxation et de paix. Le sujet se retrouve fréquemment en fin de séance comme baigné dans l'esprit collectif avec un sentiment de partage, voire de communion avec les autres et l'univers. Dans le même temps, il a la sensation d'avoir vécu une expérience au plus haut point personnelle et touchant au plus profond de son intimité. Cette sensation n'est pas dissociative mais au contraire associative. Ici, ambivalence n'est pas ambiguïté ni contradiction, ces manifestations étant perçues en termes de complémentarité et non d'opposition. La séparabilité d'avec les autres et l'univers se dissout pour permettre de retrouver une insertion propre dans le continuum de la Vie.

L'ayahuasca constitue par excellence une expérience collective. Elle se prend en groupe. Quelques guérisseurs la prennent parfois seuls pour se potentialiser ou résoudre un problème personnel. Chaque individu peut expérimenter le caractère collectif de l'ivresse et les interactions extrêmement étroites qui s'opèrent entre les participants. Ces échanges sont si intenses qu'on peut observer des « vols » (raptus) d'ivresse entre participants, involontaires chez les novices et éventuellement volontaires chez les initiés (ce qui constitue déjà un acte de sorcellerie). Le guérisseur est le meneur de jeu et il lui incombe de remettre chacun à sa place et d'éviter les interférences dommageables. Le maestro est capable de déterminer le niveau général de l'ivresse bien qu'il soit plongé dans l'obscurité et le silence. En fonction de ces perceptions, il sait s'il doit poursuivre la séance, élever l'ivresse collective par son chant, l'ikaro, la réduire ou bien suspendre la séance. Le maestro est à même de percevoir directement la coloration psychique, émotionnelle, des visions de tel ou tel participant. Il peut donc intervenir avant que le sujet n'en manifeste le besoin pour corriger une ivresse désagréable, guider un « voyageur », ramener un « égaré », formuler un diagnostic, envisager un pronostic, un type de traitement requis.

L'expérience courante de l'ayahuasca ne s'accompagne pas habituellement d'une dissolution de la conscience mais d'une modification de celle-ci. Sauf dans des expériences particulièrement intenses, le sujet sait tout au long de la séance qui il est, où il se trouve, ce qu'il a ingéré... À l'appel de son nom, il répond. Il garde au moins partiellement mémoire de ses visions. La vision ne présente donc pas les caractéristiques d'un état crépusculaire de la conscience, même lorsque la vision du sujet se focalise dans un champ limité, voire obsessionnel (idée fixe). Le sujet peut être conscient de la réalité ordinaire et en même temps situer certaines de ses perceptions dans un champ de cohérence décalé. Lorsque le décalage devient très important et les projections démesurées, l'ikaro, le chant rituel, demeure souvent le lien permettant au sujet de garder le contact avec l'ici et maintenant. Donc, lors d'une session correctement contrôlée, l'ivresse est maintenue à un niveau d'intensité acceptable de manière à ne jamais atteindre l'état d'inconscience totale, en particulier chez les jeunes ou chez les personnes immatures. Ce ne sont pas les fonctions rationnelles, relativement inopérantes, qui vont être sollicitées. Il existe très peu d'échanges verbaux pendant une session d'ayahuasca. Par contre on fera appel au langage symbolique, à la codification symbolique des gestes, des postures. Les explications sont remplacées par des chants, par des formes symboliques d'expression qui toucheront directement la sensibilité du patient, des modulations spécifiques de la voix susceptibles de calmer le patient ou bien augmenter l'intensité des effets si nécessaire.

Le chant, l'ikaro, représente l'instrument essentiel d'invocation ou de prière du guérisseur. En invoquant des matrices situées dans une dimension hors de l'espace-temps, les ikaros se doivent non seulement d'être signifiants au niveau des paroles, mais aussi et surtout, être dotés d'une forme particulière qui assure leur cohérence dans le monde symbolique. On y trouve ainsi des mélodies spécifiques et des structures musicales complexes, des phénomènes répétitifs, des onomatopées et souvent un langage particulier. Le quechua demeure dominant dans les chants des guérisseurs amazoniens même en dehors de son aire habituelle d'usage. Mais chaque ethnie use également de sa langue propre. Les ikaros représentent un méta-langage, une langue sacrée et spirituelle, à fonction religieuse, rituelle, symbolique. Ils s'assimilent aux méta-langages des grands courants spirituels : les hindous font appel au sanskrit, les bouddhistes au pali, les juifs à l'hébreu rituel et les chrétiens au latin. Les invocations, pour devenir efficaces, sont activées et démultipliées par la foi du thérapeute. Par sa préparation énergétique-initiatique, il assure la mobilisation de ses propres énergies à travers le chant.

L'expérience de l'ayahuasca représente donc une expérience de franchissement d'un seuil, une interface entre deux mondes, deux univers. Le sujet éprouve une amplification de sa conscience, un dépassement des capacités discriminatives de son moi habituel, un élargissement ou une transcendance de son ego. Ces plantes psychoactives permettent au sujet de visualiser, de percevoir par lui-même, son monde intérieur. Il ne s'agit pas simplement de visions ou d'images. Les plantes vont permettre d'élargir toutes les fonctions « mélodiques » du cerveau droit et d'aborder des problématiques habituelles sous un angle rénové. L'élargissement des perceptions, aussi bien externes qu'internes, engage simultanément corps, affects et pensées, et met à jour un matériau très riche. Le sujet apprendra peu à peu à traduire et interpréter ce matériel en profitant d'une vie onirique extrêmement stimulée par ces pratiques.

Analyse structurale des rêves et des visions d'ayahuasca – physique quantique

Les visions d'ayahuasca sont comme des rêves éveillés où le sujet est conscient et en partie protagoniste actif de son rêve. Le rêve est défini comme « *le discours d'un système vivant humain qui s'auto-décrit dans divers états de croissance, de réorganisation, de complexification et d'auto-réparation* ». Cette hypothèse est applicable au matériel visionnaire produit par l'ayahuasca qui, en plus, investirait la conscience active du sujet qui ne dort pas. C'est-à-dire qu'il assiste à une réorganisation spontanée de son système de cohérence interne et de plus en devient le protagoniste. En d'autres termes, il apprend à se réordonner intérieurement en observant les mécanismes réparateurs qui opèrent devant ses yeux. La session d'ayahuasca devient alors une leçon d'auto-thérapie et le sujet la vit comme un enseignement magistral. L'auto-réparation permet, au sein de la complexification croissante de notre existence, d'intégrer de nombreuses informations en les simplifiant et ainsi en clarifiant le mental. L'ayahuasca fait appel à un véritable processus d'information au sens étymologique du terme : être formé du dedans, de l'intérieur. Cette information est de nature bien différente de l'explication rationnelle occidentale qui consiste à ouvrir, déplier, analyser par la fragmentation, le morcellement, jusqu'à l'éparpillement, voire la totale désintégration de l'unicité de l'objet observé, aboutissant à la perte de toute synthèse et du sens de la démarche initiée.

De l'avis de nombreux chercheurs, l'auto-expérimentation souffre du manque d'« objectivité » exigé par la science. Mais précisément, la subjectivité représente une condition nécessaire à l'approche « réussie » de l'ayahuasca. L'abolition de la distance entre observateur et objet, puisqu'il s'agit du même individu, à la fois sujet et objet, constitue le noeud central de la thérapeutique traditionnelle. Le sujet ne saisit pas la réalité mais il en est saisi. Il n'agit pas mais est agi. Toute la réalité que nous percevons est filtrée par notre subjectivité et nous interprétons constamment le réel. En fait ce que nous voyons, n'est pas forcément « la » réalité mais une traduction humaine singulière du réel. La puce, la mouche, le renard ou l'aigle voient certainement la réalité d'une tout autre façon que la nôtre. Notre perception de la réalité est une perception par comparaison et cette comparaison se fait par rapport à des présupposés biologiques, psychiques mais aussi culturels.

L'objectivité occidentale supposée, rationnelle, ne fonctionne que jusqu'à un certain point et dans certains domaines. Elle s'applique en particulier dans les processus mécaniques, aussi fins soient-ils. Cela nous permet de construire des machines et de les faire fonctionner, mais dès que l'on aborde la dimension psychique, l'instrument rationnel s'avère insuffisant. En même temps, à la pointe de la recherche scientifique apparaît la pensée relativiste où, de nouveau, surgit la dimension subjective. En effet, dans la physique quantique, la notion de séparation entre l'observateur et l'observé qui prévaut en physique classique, disparaît. La séparation entre l'individu et ce qu'il observe est fictive à ce niveau et à partir du moment où un individu observe un système quelconque, il s'y intègre automatiquement et donc le transforme du seul fait de son observation. Donc, parler de réalité sensible extérieure, différenciée et indépendante de l'observateur devient une incohérence dans le champ du raisonnement quantique.

Les informations sur la physique quantique sont d'une telle complexité et inaccessibilité au commun des mortels, qu'ils se trouvent obligés de croire ce qui leur est dit vu l'impossibilité de reproduire à titre individuel les expérimentations et en vérifier les résultats. L'accélérateur de particules n'est pas à la portée de tout le monde. D'une façon générale, le contenu de la transmission des connaissances des sciences occidentales rationnelles et conventionnelles est absolument invérifiable individuellement. Il nous faut donc prêter foi à ce qui nous est dit pour 90% de cette connaissance. Les médecines traditionnelles offrent au contraire à quiconque l'accès à la vérification des informations. Elles dispensent une connaissance opérationnelle, une expérience vérifiable dans le rapport à sa propre existence. La cohérence du chamanisme fait en quelque sorte écho, en résonance, avec ce niveau quantique ou sub-atomique. L'abord du savoir ancestral ne suppose donc pas une attitude rétrograde qui nous ferait rétrocéder dans une espèce d'obscurantisme moyenâgeux et superstitieux, mais au contraire permet un saut en avant où les connaissances empiriques des anciens viennent à coïncider parfaitement avec les dernières découvertes post-modernes et où les deux ordres de savoir s'informent et s'enrichissent mutuellement.

L'intentionnalité du sujet constitue une donnée fondamentale. Dès que vous décidez de prêter attention à vos rêves, ils deviennent plus nombreux, mieux mémorisés et surtout ils montrent une cohérence particulière qui n'existait pas auparavant. Autrement dit, si vous avez le désir de mieux comprendre votre vie, d'obtenir davantage de bien-être, d'ouverture, de savoir, cette intentionnalité est opératoire. Et cette intention-attention portée à la réalité force donc cette réalité et la transforme dans un double sens. Elle transforme votre regard sur la réalité et elle transforme aussi cette réalité en une interaction permanente entre le monde réel sensible et notre monde intérieur. C'est ce que l'on appelle la synchronicité. Il existe une interaction entre l'intention/attention que nous apportons à l'observation des phénomènes et leur déroulement propre.

Les grands guérisseurs amazoniens sont des paysans. Ils se lèvent le matin, ils cultivent leurs champs, ils s'occupent de leur famille, de leur maison. Puis régulièrement, ils s'isolent dans la forêt pour vivre des états modifiés de conscience induit par

la consommation de plantes ou d'autres techniques. Enfin, ils reviennent à la vie quotidienne. Ils enrichissent cette vie dans ce « monde-ci » de ce qu'ils vivent dans le « monde-autre ». S'il n'y a pas de transformation de la vie quotidienne grâce à un travail sur soi, on ne peut pas parler de véritable initiation.

Le matériel fourni par les visions d'ayahuasca pose alors, comme avec les rêves, le problème de l'intégration consciente des informations reçues dans le vécu habituel. Il nous est en effet très difficile d'intégrer dans notre quotidien la dimension relativiste alors que nos perceptions sont « lues » classiquement selon un modèle causaliste linéaire et avec une flèche du temps clairement orientée du passé vers le futur. Or, le rêve ou la vision d'ayahuasca appartient à cet éternel présent où des probables se définissent. Cette inadéquation entre ces deux ordres d'appréhension du réel sera précisément l'objet essentiel des réparations à apporter aux sujets occidentaux qui se vivent de ce fait fractionnés, atomisés ou dissociés. L'intégration sera facilitée dans un premier temps par la connotation émotionnelle ou affective liée au savoir à intégrer. Si l'on est « touché » par une situation, on a toutes les chances de mieux l'intégrer, d'y prêter davantage d'attention. On retiendra davantage l'enseignement d'un professeur grâce à l'émotion avec laquelle il transmet de nouvelles données ou de par la sympathie qu'il suscite envers lui. La distance se réduit entre le corps et le mental par l'intermédiation du champ émotionnel, affectif. Le langage sort d'une stricte linéarité et laisse émerger des formes du sub-conscient qui s'expriment déjà dans un langage métaphorique, trans-rationnel.

Le corps a besoin de percevoir et enregistrer pour que le savoir soit véritable, parce que le savoir profond est celui des engrammations somatiques, de l'inconscient profond. Le patient n'est plus un corps-objet passif que l'on explore, il est sollicité activement comme co-participant à sa propre guérison. Le corps se met à parler et la notion de médecine énergétique se fait jour. Les techniques chamaniques permettent de se déplacer à l'intérieur de ce nouvel espace-temps.

La transmission des connaissances se fait donc de manière « expérientielle », expérimentale et existentielle à la fois, c'est-à-dire simultanément de façon objective et subjective. Dès que l'on s'approche des limites des sciences les plus avancées, on se trouve très proche de la métaphysique.

Hallucination ou vision – fiction ou réalité

Le vocable d'hallucination, largement utilisé lorsqu'il s'agit des pratiques thérapeutiques ou rituelles traditionnelles, possède une claire connotation péjorative qui préjuge de la question essentielle à débattre : « *les perceptions obtenues lors d'état modifié de conscience après ingestion de plantes ou produits à effets psychotropes constituent-elles une fiction ou une réalité ?* ». Le dictionnaire est éloquent. « *Hallucination : Erreur ou tromperie de notre imagination produite par de vaines apparences* ». L'hallucination sous ayahuasca est-elle donc vaine, erronée ? La vision peut-elle capter notre intérêt et nous enrichir si elle n'est que fantaisie inoffensive ou élucubration gratuite ? Selon la définition précédente, on ne saurait traiter d'hallucination, une vision conduisant à une action efficiente ou opératoire ou permettant au sujet de mieux maîtriser son univers intérieur. Lors du retour à l'état de conscience ordinaire, le vécu de l'ayahuasca n'est pas perçu comme une expérience déstructurante, totalement irrationnelle, même si très souvent des visions trop abstraites ou symboliques ne permettent pas leur intégration immédiate par le conscient.

Il nous paraît plus pertinent dans un tel débat de parler de « vision » et de « voir » pour désigner les perceptions mentales éprouvées au cours d'une séance d'ayahuasca, couvrant par là non seulement l'imagerie mentale principale, mais aussi les perceptions attribuées aux autres sens. Tout le spectre au travers duquel la réalité extérieure est perçue est soit élargi, soit décalé. Le spectre visuel peut par exemple s'élargir aux infrarouges et aux ultraviolets. On entendra éventuellement les ultra-sons ou infra-sons. D'où la nécessité du silence et de l'obscurité. Ces phénomènes jouent aussi au niveau des sens internes, souvent inconscients, comme la perception de nos limites corporelles, notre position dans l'espace, la sensation du temps qui s'écoule, etc. Ne plus sentir tout-à-coup les choses comme on les perçoit habituellement peut être évidemment assez déroutant. La perception même du temps peut être modifiée, accéléré le plus souvent (avoir la sensation d'avoir vécu des minutes qui se révèlent des heures à la montre), et des déformations peuvent nous conduire à nous introduire dans une « boursoufflure du temps » qui paraît une éternité alors qu'il ne s'agit de quelques minutes au chronomètre.

L'utilisateur de drogue s'oriente rarement vers les substances dites « hallucinogènes » et par là évite d'entrer dans une expérience visionnaire. Le prototype du toxicomane est un sujet immature qui prétend « sentir » plutôt que « voir ».

Les substances qui ne provoquent pas de dépendance sont celles qui permettent de visualiser les effets psychiques au moment où ils surviennent. Ces substances visionnaires, mal nommées hallucinogènes, n'induisent jamais d'addiction. A partir du moment où il y a vision, automatiquement il y a intégration et un début de structuration. Par contre, quand un sujet boit de l'alcool, fume du tabac ou se pique à l'héroïne, il peut avoir de nombreuses sensations mais pas de visions. Cela signe le manque d'intégration corticale et par là-même l'induction d'une dépendance possible. Un individu qui se bourre

d'informations (sensations, pensées, émotions, perceptions...), à travers des expériences répétées de changements de l'état de conscience au moyen des drogues, mais sans jamais accéder à une intégration structurante, sature sa capacité de métabolisation psycho-émotionnelle et court vers sa propre désintégration.

Le matériel qui apparaît demande une interprétation symbolique à la manière de la lecture des rêves. (JD : le rêve peut être considéré comme hallucination nocturne sans valeur, sans sens, mais avec l'apport de la psychanalyse il est aujourd'hui considéré comme vision de l'inconscient). Une des fonctions principales du processus d'apprentissage consiste à procéder progressivement à une discrimination des visions afin de distinguer ce qui émane du mental et la vision véritable qui tient davantage de la révélation. Le mental tente de saisir la réalité (d'où les très nombreux risques de projection) tandis que la vision vraie traduit un état de saisissement du sujet par la réalité. Le « voir » n'est pas éprouvé comme une compréhension d'ordre intellectuel mais comme un entendement immédiat, global et instantané mobilisant tous les sens et fonctions. La vision est capable de modifier le vécu quotidien du sujet, son caractère, son humeur, ses comportements. Et cela peut avoir lieu même si cet individu n'a pas identifié clairement le sens de ses visions.

Il est caractéristique de constater que le sujet réticent à « voir » des réalités peu gratifiantes sur lui-même et dont il se convainc difficilement à partir du discours d'autrui, accepte tout-à-coup comme une évidence des visions claires, même sur sa médiocrité. Ces visions possèdent une telle force de persuasion qu'elles s'imposent comme indiscutables. A vrai dire, ces visions sur soi-même ou son univers personnel ne constituent pas au fond de véritables découvertes. Elles sont presque toujours perçues comme la révélation d'un « déjà su ». Elles se manifestent comme une prise de conscience de vérités subconscientes, latentes. Et le sujet conclut : « *Au fond, je le savais !* ». Cet attribut de la vision octroie au patient des repères psychiques précieux pour la structuration de son existence. La disparition du doute sur des questions fondamentales de son existence contribue à lui apporter un sentiment de paix. De manière tout à fait indéniable, les patients peuvent ressentir et vivre des changements parfois très importants dans leur existence, prendre des décisions, latentes depuis longtemps, afin de modifier leur vie (orientation professionnelle, rupture relationnelle, changement de mode de vie).

Symbolisme - Guérison sans compréhension - archétype

Dans les médecines traditionnelles, le guérisseur utilise essentiellement les fonctions du cerveau droit et particulièrement celles qui sont d'ordre inconscient. C'est-à-dire qu'il a la faculté de guérir le psychisme profond de son patient sans solliciter vraiment, au niveau conscient, sa compréhension. Un peu comme un garagiste, il ouvre le capot, change la pièce défectueuse et referme le capot. Le chauffeur n'a rien vu et n'a rien compris, mais le moteur tourne mieux. Ou comme un chirurgien qui procède à une intervention, endort son patient qui ne sait pas ce qui se passe et se réveille guéri. Peu importe l'adhésion ou la croyance en ces mécanismes psychiques profonds. De même que pour un antibiotique, y croire peut augmenter son effet (effet placebo), mais en fait l'antibiotique se moque de vos croyances.

L'intervention se réalise au-dessous du seuil de la conscience et le sujet va mieux sans savoir comment ni pourquoi. Cela est évidemment assez contradictoire avec les concepts classiques des psychothérapies occidentales qui considèrent que sans intégration corticale supérieure, de prise de conscience, il ne peut y avoir guérison. Il faudrait comprendre pour guérir. Cela en réalité n'est pas nécessaire parce qu'il existe des mécanismes de compréhension ou d'intégration subliminaux. Si, en plus, la tête comprend, c'est un plus indéniable mais cela n'est pas indispensable. Notre corps, notre cœur, peuvent comprendre même si la tête ne comprend pas. L'interprétation juste doit faire coïncider cerveau gauche et cerveau droit, la raison et le cœur.

La constance des visions partagées par des personnes de cultures différentes pose d'emblée la pré-existence de ces formes visuelles, comme invariants pré-culturels et objectifs, ou encore comme formes archétypales. Elle suppose l'existence d'un fond commun de l'humanité où s'objectivent des « entités », comme la mère-serpent-ayahuasca.

Le serpent serait donc une matrice, une structure-énergie, une forme animée en quelque sorte, dont la manifestation s'exprime à des niveaux différents d'être, depuis le plus matériel jusqu'au plus subtil. Ces divers serpents se correspondent au niveau du « sens » et instituent la symbolique de la forme « serpent ». Les serpents que l'on voit dans la forêt, qui existent là physiquement devant nos yeux, sont la manifestation physique, matérielle, de la forme-serpent qui existe aussi dans notre cerveau dit reptilien, dans la kundalini des traditions orientales, dans le serpent d'ADN, dans les deux branches du système nerveux autonome, dans le serpent des savoirs (caducée du médecin), dans le serpent de la Voie Lactée, dans l'antique serpent maléfique ou Satan, aussi bien que dans le Christ serpent rédempteur dressé sur la croix.

Sur un axe allant du plus dense au plus impalpable s'organisent les mêmes structures essentielles qui ordonnent l'individu, le monde et l'univers. Le passage des réalités sensibles à des réalités non-sensibles est assuré par la fonction symbolique

qui, par analogie, permet d'intégrer leur communauté de sens. C'est-à-dire qu'il s'agirait de la même structure-énergie exprimée à des niveaux différents du réel et à chaque fois porteuse du même signifiant archétypique.

Le réductionnisme matérialiste, en évacuant la dimension symbolique, appauvrit le réel. Un guérisseur pourrait faire passer beaucoup d'informations à un scientifique si ce dernier se risquait à expérimenter l'ayahuasca avec lui.

Le serpent peut être reconnu à l'extérieur parce qu'il préexiste à l'intérieur de nous. Les Indiens d'Amazonie ont reconnu dans la Nature de nombreuses formes extérieures parce qu'elles préexistaient à l'intérieur d'eux-mêmes. Nous nous représentons l'extérieur comment nous fonctionnons à l'intérieur, afin de pouvoir comprendre qui nous sommes. Nous projetons, pour ensuite pouvoir introjecter de nouveau ces informations, mais à un niveau supérieur d'être. Le bébé accède à la conscience progressivement par l'apparition de sa capacité de représentation du monde, c'est-à-dire sa capacité de symbolisation, d'abstraction. Les objets sensibles deviennent le support de la naissance de sa conscience au monde et à lui-même, donc à l'existence. L'enfant introjecte ces objets et inversement peut projeter sur eux son univers intérieur. Ce processus adopte la forme de la « saisie » des données. L'enfant tente de saisir l'objet et de le sucer, de l'avalier, donc de le posséder en lui, de l'incorporer. Ces transitions sont nécessaires pour l'avènement de la conscience de l'Être. Ces informations acquises sont de nouveau projetées à l'extérieur à un niveau supérieur de complexité. Dans ce va-et-vient, dans cette interaction permanente extérieur-intérieur, moi / non- moi, se dessine le sujet, ses limites, le champ de sa conscience.

Les grands archétypes qui meuvent nos sociétés sont le résultat de la fabrication des personnages inconscients qu'individuellement, puis collectivement nous projetons à l'extérieur. Cette projection peut permettre éventuellement dans un second temps leur intégration à la conscience. L'une des fonctions de la psychothérapie consiste précisément à identifier et prendre conscience des multiples personnages qui opèrent en nous à notre insu, les reconnaître et tenter de les intégrer à notre vie consciente (ou les neutraliser et rejeter s'ils se révèlent néfastes).

Les pratiques rituelles, en activant l'interaction entre le monde de la manifestation sensible et celui des formes archétypiques invisibles, suscitent de nombreux phénomènes de synchronicité. C'est ainsi que ces formes archétypiques se matérialisent ou se laissent voir dans le monde sensible, toujours dans un rapport de sens qui les justifient ou les activent. Ainsi, il est fréquent juste avant une session d'ayahuasca de voir des animaux (tarentules, chauve-souris, serpents) chargés de symbolisme et dont le signifiant s'impose lors de la session. L'apparition de ces animaux annonce des éléments-clés du contenu de la session au niveau psycho-énergétique. C'est-à-dire que leur apparition est dotée d'une valeur prédictive. Les animaux symboliques rejetés ou ignorés vont se manifester avec une admirable constance pour forcer l'individu à les reconnaître et entreprendre le travail d'assimilation. Il est admirable de constater comment les tarentules s'obstinent à apparaître à celui qui n'a pas réglé les problèmes de « la mère négative ». Ou comment tel patient fuyant dans l'hyperactivité, n'a pu échapper à la présence irritante d'un paresseux face à lui durant ses huit jours d'isolement en forêt.

Parallèle avec les saints et la mystique occidentale

La capacité du chaman à pouvoir extraire la structure énergétique des formes sensibles et d'en disposer, demeure extrêmement mystérieuse et difficile à comprendre. Cette démarche se retrouve dans la voie mystique occidentale. Ces savoirs, exprimés différemment mais communs à la nature humaine au-delà des cultures, du temps et de l'espace, révèlent la même connaissance issue d'abord de l'expérience. Les mystiques en sont les prototypes. Je pense que nous aurions beaucoup de choses à étudier sur la physiologie de la sainteté ou des grands mystiques occidentaux pour mieux comprendre ce que disent les hommes de la tradition. La sainteté c'est aussi la santé dans les différentes dimensions de l'être. Ils ont atteint un point d'évolution propre où l'esprit, quelque part, a investi le corps de manière étonnante. La sainteté affecte leur physiologie. Un certain nombre de saints occidentaux présentent une étonnante conservation de leur corps qui se dégrade peu ou pas. Le rapport de Saint François d'Assise avec les animaux, l'activation « énergétique » extrêmement élevée dont il est détenteur lui permet d'élever à une conscience accrue les formes animales. Les lions s'approchent aussi de Blandine et Daniel sans leur faire de mal. Cela signe la réconciliation avec les formes animales désormais intégrées dans cette nature humaine qui ne les rejette pas. Et cette absence de violence pacifie les animaux. La paix s'instaure ainsi de l'univers intérieur vers l'univers extérieur. L'homme est en consubstantiel accord avec la réalité du monde qui non seulement l'entoure, mais le pénètre de toutes parts, l'informe et le tisse jusqu'aux plus infimes de ses fibres. Il se reconnaît dans l'univers comme l'univers se reconnaît en lui. Et dans cette écologie chrétienne qui naît d'un recentrage copernicien de notre cosmos intérieur, il nous faut attester en nous la présence du soleil, des arbres et des bêtes, de toute l'astronomie, la botanique et la zoologie réunies. Présence archétypale et symbolique, bien sûr, mais non moins aussi concrète que la présence physique. Nous dirions même qu'il y a présence physique par l'incarnation des archétypes et qu'il faut bien entendre-là que symbolique ne signifie pas virtuel.

La peur de la mort – initiation - apprentissage

Le modèle freudien prétend “rationaliser l’irrationnel” et considère que la conscience ne serait que le côté subjectif de processus neurologiques situés à la périphérie de l’univers intérieur du sujet et des systèmes mémoriels, en postulant qu’il n’existerait pas de conscience extérieure au “moi”. En d’autres termes la conscience se réduirait au cerveau, celui-ci à des phénomènes biologiques, et enfin ceux-là à de fins mécanismes moléculaires que l’on pourrait équilibrer ou corriger avec la prescription adaptée d’une pharmacopée naturelle ou synthétique. L’être humain serait le résultat d’une espèce de déterminisme génético-neuro-physiologique, enfermé désespérément en lui-même, et où disparaissent simultanément le sujet libre et la transcendance créatrice fécondant le sens de l’existence.

Dieu est mort et l’être humain se trouve seul dans un univers livré à lui-même, au hasard ou au non-sens. Cette exclusion dogmatique de la dimension spirituelle de l’existence humaine se poursuit et domine aujourd’hui encore non seulement la science classique mais aussi des recherches plus sophistiquées sur l’Ayahuasca où parfois l’élargissement de la réflexion incluant les processus atomiques, sub-atomiques, voire quantiques, n’a point modifié fondamentalement le postulat de l’évincement du divin mais en a seulement repoussé les frontières.

La quête d’un sens individuel de la vie représente un projet typiquement occidental, presque absent des cultures tribales où ce qui fait sens concerne avant tout le maintien de la cohésion du groupe et sa survie. Ils vivront un processus initiatique qui leur permettra de revenir enrichi de leur exploration dans cet au-delà et avec la capacité d’intégrer dans leur vie les enseignements acquis au cours du « voyage ». Ils découvriront également la puissance considérable des formes archétypiques et, de là, le respect qu’elles méritent ainsi que le danger qu’elles renferment pour un explorateur téméraire.

L’initiation est l’apprentissage progressif de la mort et par là même, de la “Vie”. Lorsque la « madre ayahuasca », le serpent-mère, entre en sympathie avec un individu, ce grand boa peut alors l’avaloir. La mort initiatique signale que l’on est invité à mourir à quelque chose, à une façon d’être et ainsi permet de renaître à une autre façon d’être. Quand on vit une mort dans ce processus, on meurt réellement mais pas vraiment, on le sent physiquement, émotionnellement, il y a une conviction interne qui est absolue. En quelques heures on apprend plus de choses que pendant 10 années de psychanalyse. Dans certains cas, ce sont des expériences d’enfouissement, dans d’autres cas ce sont des expériences d’éclatement, dans d’autres des expériences consumés par le feu, d’être complètement désintégré, avec à chaque fois une connotation qui est toujours liée quelque part au cœur. L’initiation passe par cette voie importante qu’est l’humilité, jusqu’au moment où on touche l’acceptation. Comme si l’initiation était un entraînement aux morts imminentes pour se préparer à la vraie mort, pour apprendre à ne pas rater le dernier passage, pour s’y préparer le mieux possible. Et à force d’apprendre à mourir, on apprend surtout à vivre.

La solitude est une mort très particulière. Elle provoque d’abord de grandes fatigues et de grands désespoirs puis elle permet l’accès à la reconnaissance du besoin de la présence de l’autre, l’acceptation que l’autre, c’est l’espérance. Et la solitude disparaît. On n’est plus jamais seul. Tout en restant unique.

Puis vient "la mort de l’innocence". C’est un vécu qui peut être extrêmement troublant, accompagné d’angoisse existentielle, avec la prise de conscience d’être dans un univers où l’on fait l’expérience du mal, de la terreur, du diabolique, du satanique, jusqu’à ce qu’on puisse s’en libérer ou du moins y faire face. Cette découverte induit le besoin d’une protection spirituelle, l’ouverture vers une transcendance et la reconnaissance de notre filiation à cette transcendance. Et là, survient l’apprentissage du rire et de l’allégresse, dans le respect de la sacralité et du divin. Cinq minutes après avoir vécu des choses épouvantables, on peut en rire. C’est peut-être le fameux "rire de Dieu", la dédramatisation des choses les plus horribles. Une expérience très difficile, mais extrêmement libératrice, puisque finalement il ne s’agit plus de porter le monde sur son dos, qu’il existe une transcendance, il existe un Père, un ordre, qui restituent le sens général à notre tragédie quotidienne. Cela correspond à la désincarcération de l’esprit de la prison de l’ego décrite dans toutes les traditions initiatiques. Dépassement de l’ego, mais également mort du retour au mental, du retour à la rationalité réductrice. Le mental, seul, ne peut pas comprendre, ne peut "saisir", et pourtant on est compris et on est saisi. Cela ne veut pas dire qu’il n’est pas souhaitable de comprendre, mais que cette compréhension passe d’abord par des voies non rationnelles. Il faut d’abord en passer par l’abandon.

Ce genre d’expériences est un apprentissage progressif de l’abandon, mais comme invitation à s’abandonner en confiance, l’abandon du cœur. Et l’être trouve la paix de n’être plus seulement une personne (*persona* = masque), mais un être, une âme. En passant par une expérience « d’impersonnalisation » relative, le sujet en sort renforcé et plus ouvert, plus défini.

Un cadre très précis est mis en place qui permet de s’approcher des deux grandes peurs fondamentales qui nous habitent, notre disparition physique, avec la mort, et notre disparition comme être psychique, avec la folie. Dans les deux cas survient

une perte de contrôle de l'ego. La puissance de l'expérience oblige à céder, à perdre le contrôle, pour laisser émerger ce qui se cache derrière ces peurs. Avant de céder, on résiste en s'accrochant à ce que l'on croit être notre vie, nos valeurs, notre personne, et qui ne sont souvent que la somme de nos peurs, nos élaborations, nos projections égotiques. On pense aux gens qu'on aime, et qu'on va perdre puisque l'on est en train de mourir, et on évalue alors véritablement ses attaches affectives. On révisé comme jamais ce qui est important dans l'existence, le temps perdu, les énergies dispersées. Toutes ces angoisses vont surgir, de manière désordonnée peut-être, mais nous conduisent à toucher finalement ce qui est essentiel en nous et pour nous. Cela revient à identifier ce qui nous tient réellement à coeur ou nous prend les tripes, et où les considérations mentales et rationnelles n'ont pas droit de cité. Il est alors possible inversement de prendre conscience de l'importance de ces peurs fondamentales dans notre univers intérieur et la manière dont elles infiltrent notre vie. Et à ce moment-là, la « tête » est de peu de recours. C'est au niveau du coeur que nous rencontrons notre véritable assise. Voilà ce que l'on entend par expériences initiatiques, celles qui nous permettent d'aller à l'essentiel.

La société occidentale est la seule à avoir évacué tout espace initiatique, c'est un fait d'observation. La disparition des rites de passage fabrique en masse des adultes qui ne sont pas nés psychiquement et demeurent enfermés dans un monde maternant d'où les fonctions psychiques masculines sont exclues et deviennent inaccessibles. Toutes les sociétés traditionnelles ont, au contraire, préservé des lieux, des gestes, des objets, des formules, des temps, qui manifestent la dimension du sacré. Elles ont poursuivi la transmission des savoirs par des maîtres, des passeurs, des guides, perpétuant la fonction sacerdotale, celle de la reliance au monde "autre", de l'aller-retour entre le profane et le sacré, entre le sens de sa vie et le Sens de la Vie. A chaque étape de maturation, dans un cadre ritualisé opératoire, l'impétrant enfant, puis adolescent, jeune marié, père (adolescente, jeune mariée, mère...), franchi des étapes initiatiques, c'est-à-dire qu'il s'introduit dans le monde de la transcendance afin d'obtenir l'information qui lui permettra de croître et accéder à un nouveau statut individuel et social.

Chez un adolescent, le moment est venu normalement d'effectuer un pas décisif pour sa naissance psychique et de consommer sa séparation psychique du monde des « mères » pour entrer dans celui des « pères ». Les sociétés traditionnelles offrent alors des rites de passage qui visent à mener le jeune aux extrêmes de lui-même. Il y frôle la mort et la folie, mais sans y tomber, guidé et protégé par les anciens, figures des pères. Dans ces moments de vérité, il découvrira alors qui il est, aucune tricherie n'est possible. Quand on se sent « partir », on va à l'essentiel et il n'y a plus d'espace pour les gamineries. Se fera jour sa profonde identité sexuelle et la naissance à la possibilité d'être géniteur, père ou mère. Se fera jour sa vocation au sein de la société : chasseur, artisan, guerrier, sa vocation « spirituelle » autrement dit le projet qui l'habite dans l'ordre de l'univers et par lequel il pourra se réaliser en plénitude. L'initiation réussie permet l'intégration harmonieuse de son ordre interne à l'ordre social puis à l'ordre cosmique. L'individu est alors libéré des illusions d'être autre que ce qu'il est, et comprend la valeur de son unicité au monde. Ses limites découvertes, il se sent alors contenu, donc sécurisé, sort de la toute-puissance fantasmagorique de l'enfant et peut enfin accepter « l'autre », l'altérité irréductible de cet « autre ». Solidarité et intégration sociale en découlent.

L'initiation n'est jamais finie, il s'agit d'un processus qui englobe toute l'existence.

Toutes les sociétés traditionnelles offrent des voies initiatiques. Au Gabon, sur la même latitude que le Pérou, l'initiation dite du Bwiti fait appel à une plante centrale, l'iboga, qui semble jouer un rôle très similaire à celui de l'Ayahuasca en Amazonie. Ainsi, pour les personnes qui désirent entreprendre un itinéraire initiatique avec les plantes sacrées des traditions ancestrales, l'ayahuasca est sans doute une bonne indication de départ, étant pleinement féminine (mère, yin). L'iboga et la coca viendraient dans un second temps, de par leur nature mixte féminine-masculine. Enfin, il y aurait une troisième étape avec des plantes cette fois complètement solarisées, c'est-à-dire masculines (yang). C'est le cas des cactus à mescaline comme le peyotl des Huichols du Mexique ou bien le Sampedro de la Côte péruvienne. L'initiation constituerait donc un processus progressif de transition du féminin vers le masculin, vers une naissance psychique, similaire à la naissance physique, mais sur un registre plus élevé. Il est intéressant de constater que le Pérou possède sur son territoire les trois dimensions ou étapes (féminin/ féminin-masculin/masculin) représentées dans des aires géographiques, écologiques et culturelles, avec à chaque fois une plante spécifique dominante : l'ayahuasca en Amazonie, coca dans les Andes, cactus sampedro sur la Côte. La profonde cohérence de la symbolique veut que le cheminement initiatique dans cet ordre suive un voyage de la forêt vers la côte en transitant par les Andes, de l'humide luxuriance végétale de la jungle vers l'extrême aridité du désert côtier, et suive également l'itinéraire du soleil, de sa naissance à l'orient vers son coucher à l'occident.

Nous sommes au temps de l'universalisation des connaissances. Les savoirs traditionnels peuvent largement bénéficier d'échanges mutuels avec la culture occidentale. Ils en ont également besoin pour survivre, se renforcer et échapper à une double emprise. D'abord une emprise intérieure, avec la dégénérescence des savoirs, soit vers une prostitution avec le business du tourisme néo-chamanique (*shamanic tours*), soit vers les pratiques de sorcellerie et de magie. Ensuite, une emprise extérieure, celle du monde occidental prêt à tout exploiter et à commercialiser (*psychedelic business*). La capacité occidentale à transformer tout ce qu'elle touche en produit marchand, même la spiritualité, a de quoi effrayer.

On assiste actuellement à un débarquement massif de citoyens des pays du Nord dans les recoins les plus isolés des forêts, des montagnes et des déserts du Pérou et d'ailleurs, pour y dénicher le chaman encore « vierge » qui les réconciliera avec eux-mêmes. Et voici que les choses se compliquent singulièrement depuis que le mouvement s'est amorcé en sens inverse avec le déplacement de « chamanes » vers l'Europe, voire de blancs, se présentant comme initiés et capables de se substituer aux maîtres indigènes. Cette invasion des occidentaux est trop souvent, sauf exception, animée par des intérêts économiques, ou mûe par l'illusion de devenir maître-gourou-chaman en quelques semaines, ou l'intention d'ajouter la plante sacrée à leur collection de drogues ou à expérimenter, ou de « voyages » à effectuer. L'ego, avec sa prétention à la toute-puissance, se saisit alors immédiatement des expériences chamaniques pour se les approprier. En conséquence, l'élargissement de la conscience se transforme en une inflation de l'ego. Le sujet prend une indication personnelle comme la révélation d'une mission divine unique, signe d'une élection particulière. Combien d'occidentaux qui prennent l'ayahuasca et visualisent pour la première fois l'énergie dans leurs mains croient immédiatement qu'ils sont appelés à devenir guérisseur ou même l'étaient déjà sans le savoir ? Le chamanisme requiert une longue formation que peu d'occidentaux sont réellement prêts à suivre vu ses exigences et sa durée. De nombreux stages dits chamaniques proposés dans le contexte New Age font appel en réalité à des techniques de relaxation, de rêve éveillé, d'induction hypnotique, qui n'ont de chamanique que le nom. Le chamanisme engage le corps d'une façon extrême (jeûnes, abstinence sexuelle, exclusions alimentaires, isolements prolongés), conduit aux frontières de la résistance psychique en particulier avec les états de conscience modifiée, aborde des phénomènes paranormaux et parapsychique déroutants et parfois très déstabilisants, ouvre les portes à des dimensions transcendantes inconnues. Autant dire que l'apprentissage chamanique comporte une dose importante de souffrance et de sacrifice. On est loin des confortables propositions de formation chamanique « *light* », à domicile, sans souffrance (qui ne serait qu'une horrible invention judéo-chrétienne !) où il suffit d'avoir un compagnon et un tambour pour se transformer réciproquement en chaman et trouver son animal-totem.

Régression temporaire - savoir revenir

Ces pratiques initiatiques s'inscrivent donc dans une voie de révélation qui est la définition-même d'une voie initiatique. Le but final de ces expériences extrêmes est de tirer de ce vécu des informations, des enseignements, susceptibles d'être amenées à la conscience pour ensuite enrichir la vie quotidienne. C'est-à-dire plonger dans la somatique profonde, quitter les sécurités rationnelles pendant un temps limité, pour revenir à la conscience ordinaire doté d'éléments nouveaux pour la construction de notre vie incarnée, ici et maintenant.

La session d'ayahuasca et les diètes, sont des espaces de régression ritualisée. Quand il suit le processus initiatique avec les plantes, et en particulier l'ayahuasca, le sujet régresse d'une certaine manière à des inscriptions internes qui peuvent être très primaires. Le groupe indien des Tukano en Colombie représente l'ayahuasca comme un cordon ombilical qui leur permet de revenir dans le sein de la mère. L'image de l'inceste y est donc parfaitement déchiffrable. Tout travail d'évolution personnelle va ainsi supposer inévitablement des régressions à des étapes d'indifférenciation pour pouvoir se reconstruire de manière différente, plus différenciée. Or, la régression constitue une interdiction absolue. On ne peut pas régresser, sauf transitoirement et avec permission, et que si c'est pour mieux progresser ensuite. L'interdit de l'inceste manifeste parfaitement ce concept de base de la nature humaine. Ce tabou universel fonde notre humanité. L'être humain se doit de grandir dans l'ordre de la conscience qui est aussi l'ordre de la vie. Que cela nous plaise ou non n'y change rien, cet ordre est implacable et inexorable. L'être humain peut régresser, quand c'est nécessaire, mais en pleine conscience et dans un contexte ritualisé qui garantisse la durée temporaire de la régression et sa finalité ultime qui est de croître et se différencier. L'être humain qui régresse dans l'inconscience va contre sa propre nature. S'il le fait intentionnellement, les conséquences sont plus graves que si c'est d'une manière erronée ou par ignorance. La régression n'est acceptable que si sa sortie est envisagée avant son entrée, c'est-à-dire que ce retour sur soi-même vise clairement dès le départ une plus grande conscience et le retour à l'ici et maintenant. Le cadre rituel instaure les conditions adéquates pour que ce va-et-vient soit opératoire et inoffensif. Les états extraordinaires de la conscience doivent ramener à la vie la plus ordinaire. Les guérisseurs sont des gens très pragmatiques, qui vivent avec femme et enfants, ont vraiment les pieds sur terre et sont pétris de bon sens.

Au cours de cette démarche initiatique, il s'agit dans un premier temps de se « désintégrer » partiellement, se déconstruire, se dissocier temporairement, pour permettre que des processus de défocalisation découvrent au sujet d'autres facettes ignorées, occultées, cachées, de la réalité ordinaire. Par cet élargissement du champ ordinaire de la conscience, des solutions originales apparaissent, des nœuds cessent de se resserrer, des blocages se dissolvent. Après la défocalisation, il est important de pouvoir re-focaliser, se recentrer, retrouver son intégrité pour assumer ce processus comme une véritable démarche thérapeutique. Se maintenir au niveau de ces mémoires profondes somatiques conduit vers des états de débilité mentale ou de dissociation psychotique. Dans la mesure où surgit une dissociation transitoire des corps énergétiques, le

risque d'un état dissocié durable demeure présent. Il faut donc savoir revenir à la ré-association unificatrice et faire coïncider de nouveau les différents corps pour rétablir équilibre psychique et physique.

Cadre et Rituel

Il est risqué de s'immerger dans le passé, vers le monde des profondeurs, sans prendre la précaution de marquer, comme le Petit Poucet, le chemin de retour vers le présent. Le but est en quelque sorte de plonger au fond de l'océan intérieur pour y chercher les trésors enfouis et les ramener à la surface. Si l'on succombe à l'ivresse des profondeurs, si l'on reste au fond de l'océan, dans l'indifférencié de la grande « mère », on peut en mourir. Le guide est indispensable et assure l'apport en oxygène et le rappel opportun du plongeur.

Les pratiques chamaniques, de médecines traditionnelles, comme les techniques initiatiques, permettent de franchir un seuil, d'opérer un va-et-vient entre deux mondes. Le rituel est cette porte d'entrée qui permet de procéder à une incursion dans le monde-autre et ensuite d'en revenir. Le rituel est fondamental établi pour permettre ce retour, c'est-à-dire le chemin de l'intégration à l'ici et maintenant, dans le quotidien. Quand on est de « l'autre côté », on a besoin de repères pour retrouver le chemin du retour, et de signes qui constituent un langage compréhensible à une psyché en état non-ordinaire de conscience. Ces codifications représentent des portes entre ces mondes, à la condition d'être cohérentes et intelligibles simultanément sur les deux versants. C'est pourquoi elles s'appuient sur des structures symboliques universelles qui font sens aux deux niveaux. Le rituel est une structure faite de mots, de formules, de gestes, de stimulations sensorielles, d'attitudes, qui constituent une espèce de « technologie du sacré », opératoire et efficiente.

De ce fait, le rituel ne constitue pas une mise en forme esthétique destinée à créer un cadre de suggestion ou une « ambiance » sympathique. Les connaissances rituelles ne peuvent s'acquérir qu'au cours d'initiations. La transmission de ce savoir ne peut en aucun cas être simplement orale ou livresque, elle requiert de passer soi-même par l'expérience et vivre les rituels de l'intérieur, atteindre les fonctions du sacré et les dimensions du spirituel. Un rituel ne peut pas s'inventer. Il ne fait pas appel à l'imaginaire ou l'inspiration poétique, mais transpose dans des formes visibles les structures du monde invisible. Le contexte « cool » d'une musique des Pink Floyd avec quelques bougies et un peu de bois de santal ou d'encens, ne constitue pas un rituel. Au mieux une atmosphère destinée à la relaxation. Le rituel ne consiste pas à reproduire le scénario d'un autre, à copier ou imiter une scénographie pour attirer l'attention et séduire. Il se manifeste sur trois niveaux comme une partition musicale. La partition est de caractère universel mais elle produit une musique différente en fonction de l'instrument qui est joué, et ensuite en fonction de l'interprétation personnelle du musicien, selon son génie et son inspiration. Ainsi le rituel pour l'usage d'une plante définie a des exigences fonctionnelles liées à la structure énergétique de la plante en question, et sera coloré par le génie propre du maestro qui le conduit. Le rituel est une technologie appropriée aux conditions d'ingestion, à la plante utilisée et aux qualités du participant et du maestro. N'importe qui ne peut pas faire n'importe quoi. L'opérateur rituel ne peut l'activer sans y être expressément autorisé. C'est-à-dire en étant en possession d'une habilitation remise par ses initiateurs.

Généralement les indications du monde invisible surviennent d'abord à travers des visions ou des rêves. Ceux-ci doivent ensuite être contresignés dans la réalité ordinaire à travers des événements signifiants de l'ordre de la synchronicité. Enfin, l'authentification se fera par des maîtres expérimentés en la matière ou par les initiateurs. Il est extrêmement risqué et dangereux de se mettre à faire des rituels sans y être clairement habilité. Les plus grandes précautions sont nécessaires lorsqu'il s'agit d'intervenir dans le monde-autre. Le maniement des énergies psychiques et spirituelles requiert la plus grande prudence, le monde invisible est semé d'embûches et de pièges. Dans toutes les grandes voies initiatiques ou spirituelles, il est toujours demandé une soumission, une obéissance, au supérieur hiérarchique, au maître, toujours. Il s'agit-là d'une protection fondamentale. Si le sujet fait une erreur, se trompe, mais agit avec la permission de son maître, dans l'ordre rituel, cette autorisation compense l'erreur et la corrige. L'ordre hiérarchique protège, à la condition qu'au sommet de cette pyramide initiatique s'inscrive le respect absolu de la transcendance. Les notions de soumission et d'obéissance sont trop souvent assimilées à une forme d'annexion de sa propre liberté. Incompréhension fondamentale : c'est au contraire la meilleure protection qui puisse exister et la meilleure garantie de liberté.

Guide

Une mesure essentielle de sécurité consiste à s'assurer, pour ces expériences, de la présence d'un guide compétent. Il est indispensable, au moins au départ du processus initiatique et d'apprentissage. S'il est vrai qu'il existe effectivement une intelligence intérieure qui opère lors des états modifiés de conscience induits, il est cependant nécessaire que celle-ci soit

incarnée à travers une personne qui n'est pas forcément un saint ou une personne à mettre sur un piédestal, mais qui sert de référent extérieur.

Le thérapeute ou guérisseur initiateur accepte d'être un passeur de cette frontière entre ce « monde-ci » et le « monde-autre ». Il accepte d'assumer une fonction de reliance, une forme de sacerdoce. Cet art demande un long apprentissage, très exigeant, avec ces longues périodes de diète, de jeûnes, d'abstinence sexuelle, de réclusion dans la solitude. Cette préparation est nécessaire si l'on veut atteindre la dimension transcendante du Moi supérieur du patient et ne pas se limiter à des effets psychiques superficiels. En d'autres termes, cela exige que le thérapeute soit un véritable initié en la matière et montre une vocation indiscutable qui va exiger de lui esprit de sacrifice, constance et humilité.

Pendant la séance, en état modifié de conscience, le patient est peu accessible à travers le langage rationnel linéaire et doit être contacté au moyen d'un langage métaphorique, symbolique. Celui-ci se met en forme grâce aux ikaros, grâce au recours à des médiations sensibles comme avec les parfums, la fumée du tabac, divers instruments sonores, les prières, et certains gestes portés sur le corps du patient. Le thérapeute utilise son corps comme axe central du rituel et assure à travers l'effectivité de celui-ci, la sécurité des patients et le maintien de leur intégrité.

Les occidentaux projettent sur le chaman, leur idéal culturel du maître dépouillé de lui-même, en parfaite harmonie avec la nature, vivant dans l'amour et la paix. L'occidental fantasme un indien libre dans une nature généreuse alors qu'il serait lui-même certainement incapable de supporter les extrêmes contraintes sociales et hiérarchiques des groupes ethniques, la puissance écrasante de la nature et l'emprise souvent menaçante du monde invisible. De plus un indien peut devenir un expert dans le maniement des forces invisibles de la nature, et de notre nature humaine, en ayant accumulé dans son corps les armes énergétiques nécessaires au combat avec « l'autre », sans avoir fait le moindre travail sur lui-même. Autrement dit, on peut avoir à faire à un très grand sorcier, un homme puissant, mais qui ne contrôle pas du tout ses pulsions égotiques. La fréquentation quotidienne des guérisseurs amazoniens montre un univers permanent de guerres intestines, de projections agressives, d'actions belliqueuses efficaces dans l'invisible. C'est pourquoi la plupart des chamans sont précisément redoutés de leurs proches par ce pouvoir de retournement agressif toujours possible. Certains groupes ethniques ont fini par exercer un contrôle extrême sur leurs chamans, toujours susceptibles d'être éliminés en cas d'événements suspects surgissant dans la tribu et dont la provenance leur sera attribuée (décès, maladies, malchance). De nombreux jeunes indiens refusent précisément l'apprentissage chamanique, sachant le très haut niveau d'exigence que cela suppose, jusqu'à la mort, et d'autant que cela les expose « à être haïs toute leur vie » pour être suspectés d'être à l'origine de toute infortune.

Notre candide occidental s'avance ingénument au milieu d'un champ de bataille où il est facile de prendre un « dard magique » perdu (*virote*) ! Face à ce monde de sorcellerie extrêmement active, bien des occidentaux se croient prémunis du fait « qu'ils n'y croient pas ». Ils riraient cependant si un indien leur disait être prémuni d'un virus ou d'une bactérie parce qu'il n'y croirait pas. Sans doute le fait de croire, dans un contexte comme dans l'autre (placebo, suggestion), facilite l'emprise, mais sa négation ne constitue certainement pas une garantie de protection absolue. Dans leur ignorance de ces pratiques et leur arrogance, les occidentaux sous-estiment considérablement ces pouvoirs occultes et en sont donc les proies faciles et les victimes parfaites.

Le véritable guérisseur joue le rôle de « bouche d'égout », ou celui du charognard qui digère les chairs mortes normalement indigestes. Il représente une sorte de « tube digestif » qui assure que tout ce qui remonte de mortifère des profondeurs de l'état modifié de conscience soit finalement métabolisé. Tous les « restes » que les patients régurgitent par saturation, par incapacité à assimiler, seront incorporés par le corps du guérisseur qui devra en conséquence être suffisamment préparé pour ne pas s'intoxiquer lui-même de ces résidus du métabolisme physico-psycho-énergétique des participants. Le thérapeute doit aussi assumer le contrôle de la démesure éventuelle de l'intention des participants. Cela permet éventuellement à un patient, lors des rituels d'ayahuasca, d'exprimer sa propre « graine de folie » dont nous sommes tous porteurs. Dans la mesure où le thérapeute est suffisamment préparé, cela ne pose aucun problème, car la « sagesse » de son corps servira de lieu de contention. Autrement dit, le sujet pourra prendre la mesure de son « illusion », contacter vraiment des lieux potentiellement délirants de son être intérieur, sans pour autant être absorbé et dominé par ce qui se joue à cet endroit. Cette possibilité représente une grande richesse thérapeutique. Si par contre le guide n'a pas réalisé ce travail préalable sur lui-même, il ne sera pas à même de contenir cette démesure et expose les participants à être débordés par les forces psychiques mises en jeu.

Tous ceux qui promettent des résultats rapides sont certainement de douteux personnages. On ne peut éviter l'incontournable travail sur soi. Évoluer prend du temps et requiert de la volonté et des efforts. Si une personne a vraiment trouvé un chemin personnel sérieux, cela va se manifester à travers sa compassion active. Si quelqu'un tient un discours pseudo-chamanique mais ne manifeste absolument aucune compassion envers quiconque, on peut être assuré qu'il raconte des histoires. Il se les raconte d'ailleurs peut-être à lui-même pour commencer. Un faux maître est celui qui cache (et souvent « se cache ») des motivations contraires à son discours. Il est donc recommandé à un moment donné de cesser d'écouter les

mots et d'observer froidement celui qui prétend être un guide. Celui-ci peut-être possédé par ses propres pulsions inconscientes et alors hautement convaincu de ce qu'il avance et donc hautement convainquant. Comment gère-t-il sa vie affective, sexuelle, familiale ? D'où il tire-t-il son argent ? Qui le suit et comment sont ses élèves, compagnons ou disciples ? Est-il sensible aux louanges, aux flatteries ? Supporte-t-il la contradiction ? Y a-t-il des auto-justifications à ses « transgressions » du fait qu'il est maître ? Y a-t-il un intérêt sexuel, économique, narcissique, de reconnaissance, de gloire, sous-jacent à ses actes ? Est-il difficile d'obtenir de l'information sur sa façon de vivre ? Y a-t-il un culte du secret ? Les réponses à ces questions permettent une approche plus assurée et fiable du « maître » supposé.

Foi

L'habilitation chamanique est d'abord très rare et ensuite passe par des expériences extrêmement difficiles. Il ne suffit pas que le thérapeute comprenne son patient ou soit habité des meilleures intentions du monde, il faut qu'il ait la capacité d'intégrer physiquement les énergies toxiques de ce dernier. Du côté du candidat, s'initier suppose de s'en remettre transitoirement à quelqu'un d'autre, chargé de garantir l'intégrité physique et psychique, ce qui suppose évidemment une grande confiance, une foi de base.

Le point focal de rencontre entre l'homme moderne et l'homme traditionnel est représenté par le cœur. Et c'est le cœur qui régule la foi. La foi ne veut pas dire croyance. Il est important de bien distinguer ces deux notions. La foi est l'adhésion à l'élan vital, à la puissance salvatrice de la vie sur la mort, du bien sur le mal. Croire en la Vie, avoir foi en la victoire du vivant sur tout processus de mort physique, psychique ou spirituelle. Avec la foi, la vie fait sens même dans sa composante douloureuse. Toute souffrance s'inscrit dans un processus qui la dépasse pour générer un bien supérieur. La foi est un élan, une impulsion qui emporte l'être tout entier vers une dimension de l'ordre de la transcendance ou du sens supérieur de l'existence.

Il ne s'agit donc pas d'une adhésion rationnelle mais de la découverte en soi d'une force vitale qui dépasse nos propres peurs, nos propres renoncements, qui dit « oui » à la vie. La foi est l'audace confiante pour faire le petit pas nécessaire, qui permet simultanément de libérer de puissantes forces psychiques et spirituelles. Oser, avec un minimum de sécurité en choisissant un guide, en respectant un contexte, un rituel, de façon à ne pas confondre audace et témérité. Le risque sage demande de l'intelligence, du bon sens, et de décider en concordance avec son cœur. Penser que l'on puisse faire un cheminement sans risque est proprement insensé. Un cadre balisé d'où est exclu le risque garantit la stagnation, la pétrification, sinon le recul. A chacun d'évaluer jusqu'où aller et quel genre de risque prendre. Le moment de la hardiesse, de la vaillance, ce sursaut de la foi toute nue, de l'élan d'innocence qui naît d'un cœur sincère instaure ce risque intelligent. Ce que le dicton consacre en affirmant : « Aide-toi et le ciel t'aidera ! ».

Choix de la voie - différenciation ou indifférenciation

Dans la quête d'éveil, les « yeux ouverts », il s'agit de désirer être conscient de soi-même, et de son destin, au sein de l'univers. « **Voir, c'est savoir et pouvoir** ». Le travail d'évolution consiste à converger vers notre propre centre, au point de cristallisation de nos souffrances, en détectant l'endroit en nous qui nous fait souffrir le plus. Il faut s'en approcher doucement parce que cela fait mal. Si l'on découvre quel est notre mal essentiel, le remède sera de la même évidence.

Quand le patient préfère sentir plutôt que voir, il s'agit d'un enfouissement dans le monde de la sensation mais sans prise de conscience. On reconnaît-là psychiquement un fantasme de retour au monde océanique du sein maternel et de quête de fusion dans l'indifférenciation. Échappatoires où la personne disparaît dans la masse et refuse d'assumer son destin propre. Le chemin initiatique doit conduire vers la différenciation. Un processus qui suppose des étapes de séparation, d'éloignement du monde fusionnel, d'individuation, où la douleur surgit inévitablement lors du transit vers une naissance psychique puis spirituelle. La différenciation consiste à devenir de plus en plus soi-même, en identifiant sa singularité, l'unicité de son existence dans le concert du monde et aussi ce lieu en soi de solitude en même temps que de liberté et d'autonomie. Dans notre unicité se rejoignent et s'unifient toutes nos « personnes ».

L'acceptation de notre unicité implique l'acceptation de celle de « l'autre » (et donc de sa différence - JD). L'unicité implique l'altérité et elles demeurent dans l'amour (union) et disparaissent quand il y a fusion (engloutissement). Cet amour embrasse non seulement l'autre comme être humain, mais l'autre comme plante, animal, minéral, astre, le tout-autre divin. Son signe indubitable en est la compassion active. Ce qui n'a rien à voir avec le « *tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil* » d'un new-age fade. Et la notion d'individuation est donc à différencier de l'individualisme qui en est plutôt la forme dégénérée.

Bien des individus, des groupes et même des sociétés entières se risquent à l'indifférenciation collective. L'indifférenciation au niveau psychique comme le propose l'androgynie contemporaine, l'indifférenciation des sexes, l'absence de forme des corps, la mode unisexe, la dissolution des différences dans la standardisation, vont de pair avec l'indifférenciation physique et les pathologies de dégénérescence. L'androgynie, oui, mais par le « haut » pas par le « bas ». Par une super-différenciation qui peut aboutir dans l'idéal, au hiérogamos, au mariage sacré, à l'union mystique des contraires. L'indifférenciation instaure une indistinction entre le réel et l'imaginaire, situation extrêmement dangereuse qui peut déboucher sur la psychose.

La sphère du mental indifférencié se projette éventuellement dans le domaine physique en générant par somatisation l'indifférenciation cellulaire. L'effacement des limites entre le moi et le non-moi s'incarne dans la disparition de la discrimination immunitaire où le corps ne se reconnaît plus et peut s'auto-agresser. Ainsi en est-il lors des processus cancéreux, par exemple, ou de toute autre pathologie dégénérative, d'immuno-déficience ou de maladie auto-immune. On sait l'augmentation constante de ces pathologies dans la modernité et l'inefficacité des traitements allopathiques en la matière. Le patient ne sait plus où il commence et termine comme sujet, ni où commence et termine l'autre. La maladie dégénérative d'Alzheimer représente la régression dans l'indifférencié infantile chez des personnes qui se sont oubliées en chemin, qui ont oublié qui elles étaient. Ou qui préfèrent ne pas savoir. Dans l'indifférencié, l'être devient indéfini, imprécis, fusionnel, vague dans ses choix, ses idées, ses goûts même, qu'il préfère emprunter à l'autre. Ces alarmantes pathologies du système immunitaire ne pourront se résoudre sans un abord des questions d'indifférenciation qui se posent aussi bien au niveau individuel que collectif. La modernité n'échappera pas à la nécessité de se pencher sur les modes de fonctionnement de notre société qui passent par la massification des marchés, la standardisation des consommateurs, l'uniformisation de la mode, l'anonymat des réseaux sociaux.

Celui qui n'ose pas s'engager sur cette voie de l'assomption vers la réalisation de l'être et non de l'avoir, choisit, même passivement, de suivre une voie de stagnation, voire de régression. Un certain nombre de maîtres spirituels ou de religieux montrent une grande réticence par rapport à l'ayahuasca qui serait une espèce de raccourci qui accélérerait de façon artificielle un processus d'évolution spirituelle naturelle. On ne peut pas accélérer un processus d'évolution spirituelle. L'ayahuasca apporte deux choses complémentaires : purification et ré-information.

D'abord un travail de nettoyage, purger le corps, le mental, les fausses idées, les faux concepts, les informations inutiles ou encombrantes, les parasites psychiques et spirituels. Ensuite se fait un travail d'information, d'enseignement, que l'on doit apprendre à intégrer. Il existe des intégrations à la conscience qui se font au moment-même de la prise d'ayahuasca, mais la plupart des choses vont se passer dans le corps, sans que la personne ne le réalise sur le moment. C'est-à-dire que le sujet incorpore des énergies, des informations, qui émergeront plus tard à la conscience. En quelque sorte, on remplit la soute de « carburant » et après on referme la soute, on referme le corps énergétique, et cette personne va intégrer cela tout doucement à travers rêves, compréhensions (insights), intuitions. Il n'existe pas de raccourci dans le développement personnel. Certes, par moments des accélérations peuvent avoir lieu dans l'apport d'informations, mais de toute façon un temps d'intégration est nécessaire. Certains vont plus vite que d'autres mais tout le monde a besoin de la durée. Penser qu'on va passer quinze jour ou trois semaines à prendre de l'ayahuasca et qu'après on aura fait un saut qualitatif immédiat est partiellement illusoire. Cela procède d'une pensée magique immature. L'effort est nécessaire, le temps est indispensable. On ne peut s'épargner la confrontation avec son ombre. Il nous est demandé la patience, l'intégration au quotidien qui suppose un renouvellement constant de l'intention et de l'attention.

On peut en effet prendre l'ayahuasca une, dix, cent fois, sans être plus avancé, s'il n'y a pas au départ une intentionnalité clairement posée et l'investissement correspondant dans la mise en application de ce qui a été appris. Bien entendu, l'intentionnalité n'est jamais claire à 100 % et doit donc se purifier au cours du processus, avec respect et humilité. L'élévation vient de l'humilité. Sans l'humilité, pas de respect. L'ayahuasca est alors traitée comme une drogue, un produit, même si elle ne crée jamais de dépendance. La prise sauvage d'ayahuasca faite à la sauvette, dans un appartement parisien, entre copains, entre deux joints éventuellement, n'a pas de sens. C'est le genre de « raccourci » qui peut sérieusement rallonger le chemin. Tricher avec l'ayahuasca engendre une illusion en retour car l'information volée est distorsionnée par l'intentionnalité perverse du sujet lui-même. L'attitude prométhéenne de la transgression se paie réellement. L'infantilisme des sociétés occidentales ou le « *tout, tout de suite et sans souffrir* » devient le leitmotiv, représente un énorme danger. La précipitation et l'immaturité peuvent transformer ces expériences potentiellement évolutives, progressives et les rendre au contraire régressives. Un schizophrène n'est pas un saint. Un toxicomane n'est pas un illuminé.

Donc il n'y a pas contradiction entre la rapidité et l'intensité d'informations produites par l'ayahuasca et les « lenteurs » de la voie spirituelle naturelle. Il faut rappeler ici que les alcaloïdes de l'ayahuasca existent à l'état naturel dans le corps humain. La méditation profonde permet aussi la sécrétion des mêmes alcaloïdes par la glande pinéale. L'ayahuasca ne crée rien mais réveille et dynamise un processus naturel de la physiologie humaine souvent anesthésié chez l'homme moderne.

La transformation de l'être passe par des étapes, des sas, des seuils, qui doivent être progressifs et orientés vers la croissance psychique et spirituelle. On ne peut s'exonérer du travail lent et patient sur soi-même au cours du processus alchimique d'intégration de notre animalité vers la spiritualisation de notre être. À une expérience intense (*peak experience*) suit inévitablement un temps d'intégration, de métabolisation. Plus l'expérience sera intense, plus le temps de sa digestion durera. Au fur et à mesure que se développe l'acceptation humble du processus de transformation, l'énergie du sujet se modifie et les phénomènes de synchronicité s'accroissent, des perceptions extrasensorielles se font jour. Tout un univers se met en branle, ce qui, au départ, peut être assez perturbant, avec des moments de grande intensité. L'expérience enseigne à ne pas donner d'importance à ces phénomènes. Ces aspects de l'expérience sont secondaires, ce n'est que l'écume des choses. A se laisser fasciner par ces manifestations étranges, ces artefacts bizarres, l'essence de l'enseignement risque de se perdre. Il faut en revenir au processus d'intégration dans le quotidien et se demander : « *Est-ce que je suis mieux avec ma femme, avec mes enfants, avec mes voisins ? Est-ce que je suis plus serein ?* » Il est fondamental de toujours revenir à cette voie du centre. Alors ces phénomènes s'atténuent pour finir par disparaître.

Le travail initiatique, spirituel, ne doit pas devenir une évasion dans des états de réalité différente, une fuite vers le haut. Cette exploration de l'invisible intérieur et extérieur, par la modification induite d'états modifiés de la conscience, vise à mieux accepter notre incarnation, ici-bas (faire descendre l'esprit dans le faire au quotidien – JD), pour mieux revenir et vivre dans ce « monde-ci ».

Transcendance

L'initiation est un processus lent et long qui demande l'intégration des expériences à divers niveaux et pour lequel un occidental ne peut faire l'impasse sur sa propre culture. Plutôt qu'une fuite vers un autre monde, il s'agit de réintégrer ses propres racines et se réconcilier avec soi-même et ses « ancêtres », ce qui, chez un occidental, signifie se réapproprié également son fondement culturel, principalement judéo-chrétien. Le détour par une autre culture ancestrale ne peut s'avérer judicieux pour un occidental qu'à la condition qu'il se prépare à revenir « à la maison ».

L'Ayahuasca est une liane qui relie le haut et le bas, un pont entre ciel et terre. Le sujet qui s'engage dans ces expériences avec l'Ayahuasca, vit une expérience religieuse au sens noble du terme, celui de la racine latine *religare*, se relier et participer à l'Esprit qui transcende le Moi. La transcendance, c'est prendre conscience de ce qui nous dépasse, qu'il y a quelque chose là qui nous échappe complètement, et que notre Moi se trouve dans une forme d'insignifiance, de vulnérabilité absolue, par rapport à cette puissance spirituelle. S'il est dépassé et insignifiant, il n'en est pas moins invité à la contemplation du mystère. Là où on ne saisit pas, mais on est saisi. Voilà qui réveille de grandes angoisses, nos peurs de perte de contrôle, en particulier au niveau de l'ego. La transcendance c'est équivalent du sacré, du *numen*, la dimension du numineux. Le sujet se trouve face à une « énergie » qui se trouve bien au-delà de tout ce qu'il peut imaginer. Mais dans ces expériences, il nous est donné de pouvoir l'approcher, l'entrevoir, la toucher du doigt (ou plutôt du cœur). Sa présence est perçue physiquement, ce qui autorise la possibilité d'intégration, parce que ça passe par et dans le corps, non par la tête.

Cette redécouverte du sacré est importante en ce qu'elle restitue un ordre transcendant, une éthique ontologique. Au-delà des concepts, se manifeste un ordre dans la création, un sens à la Vie. Je n'ai jamais vu des gens sortir de ces expériences et dire que l'Amour ne vaut rien. Il n'est pas besoin de discourir, ni de prêcher : une éthique naturelle s'impose dans les fondements de l'existence. Redécouvrir les valeurs de la transcendance permet de redécouvrir également les valeurs de la filiation à cette puissance créatrice. Tous les « psy » qui travaillent avec les toxicomanes reconnaissent chez eux l'absence du père, du lien avec le père. Quand un toxicomane vit cette expérience de réintégration dans une filiation et retrouve le Père Créateur, le père archétypique, il répare en lui cette absence de lien avec le père biologique et en la dépassant, et se sent alors beaucoup mieux, plus calme, apaisé.

L'intérêt de l'expérience initiatique consiste à sortir de la dualité psychosomatique et d'introduire un troisième terme, la spiritualité, la transcendance. L'univers se dévoile comme habité par une intention supérieure, bonne, une intelligence qui se communique, qui informe. Le Moi découvre la dimension numineuse du Soi. Et cette reliance stimule l'élan vital qu'est la foi et qui doit ensuite trouver une voie pour se dire, se formuler.

Chez des personnes déjà inscrites dans une démarche religieuse, leur foi s'approfondit, quelle qu'en soit l'expression initiale. Mais il s'agit toujours d'une foi revisitée par l'expérience directe avec cette transcendance, donc purifiée, épurée. Face à la tendance des Églises à confisquer et jeter une suspicion sur le vécu direct de la dimension spirituelle, les pratiques ancestrales offrent des espaces d'expérimentation immédiates du spirituel et qui font sens pour le sujet dans son « ici et maintenant », dans sa vie quotidienne. Il s'agit donc d'un potentiel de transformation extrêmement puissant et doté d'une

force de conviction inégalable. En Occident, le spirituel est encore considéré presque généralement comme un sous-produit du mental, alors que depuis la perspective chamanique il le transcende. Le sujet n'est pas conduit à croire par choix philosophique, par inertie culturelle, par idéologie, ou par la séduction d'un prêche quelconque, mais par l'expérimentation sans intermédiaire du divin, vivant, en lui et autour de lui. Il goûte et savoure la Grâce. Il convient d'insister ici sur le fait que le savoir-faire ancestral ne constitue pas en soi un corpus religieux mais offre un ensemble de pratiques pragmatiques qui permettent à chacun d'accéder à sa propre dimension spirituelle.

La démarche du toxicomane

Toutes les espèces animales, du poisson à l'oiseau, en passant par l'éléphant et le singe, dès qu'elles en ont l'occasion, ingèrent des substances psychoactives pour modifier leur état de conscience. Non seulement elles font cette expérience quand elles en ont l'opportunité, mais elles la renouvellent dès que possible et mettent en place éventuellement des stratégies pour y accéder. Cette pulsion vers un élargissement des perceptions se présente comme une conduite instinctuelle, au même titre que la faim, la soif, la reproduction. Comme s'il y avait une nécessité pour la Vie, dans sa nature-même, d'élargir la conscience, d'amplifier le champ de perception du monde...

Tous les individus qui ont pris le chemin de la toxicomanie méritent au moins le respect pour avoir eu l'audace un jour, dans cette auto-initiation sauvage, de chercher des solutions à leur quête existentielle. Le toxicomane est intéressant comme sujet d'observation parce qu'il radicalise toutes les tensions de la société occidentale. Il cristallise en sa personne toutes ces contradictions. Intuitivement il tente de réagir face à un contexte social déshumanisant, globalisateur et massifiant, où la société atomise ses membres et perd les valeurs de solidarité et d'intégration.

L'idéologie des secteurs dits anti-secte, puritaine et moralisatrice, tend à porter la suspicion sur tout acte religieux, initiatique, rituel, alors mis immédiatement en questionnement et par là se fait complice d'une modernité aseptisée et désacralisée. C'est-à-dire normalisée, dévitalisée. Dans le contexte de la démission massive des "pères", les passeurs de frontières se font rares. Nous n'avons que des vestiges caricaturaux de l'initiation, comme le bizutage des étudiants ou le service militaire, où les jeunes « s'initient » massivement à boire et à fumer.

Le prototype du toxicomane illustre exactement en sa personne le slogan de la société de consommation « *tout, tout de suite, sans effort* ». Un jeune n'est pas bien dans sa peau, il ne va pas bien, il est effrayé ou dégoûté des perspectives que lui offre la modernité, il sent confusément qu'on lui demande de sacrifier quelque chose d'essentiel en lui, serait-ce la poésie, l'amour, l'aventure, la fantaisie ? Par réflexe de sauvegarde, de préservation de cet essentiel qu'il pressent, situé quelque part en lui et au-delà de lui, il cherche, tâtonne, procède à des essais. Où chercher ? A qui demander ? Il se méfie des adultes qui sont déjà prisonniers du « système » et fait plutôt confiance à son groupe qui offre un substitut collectif à son manque d'identité, avec la chaleur de l'amitié, la joie de la fantaisie. Au sein d'unités humaines plus petites, l'accès à la différenciation est plus évident que dans la dilution massifiée du monde occidental. On peut y voir des tentatives de restauration d'une identité au moyen de l'identification au groupe, ce que certains sociologues appellent la néo-tribalisation. Les bandes de jeunes recréent intuitivement des codes langagiers et comportementaux, des épreuves initiatiques généralement inscrites dans la transgression des règles de la collectivité. Malheureusement, ces procédés rituels sont relativement inefficaces et souvent dangereux, et contribuent à faire croître la déstructuration collective et individuelle contre laquelle ils prétendaient justement lutter. L'intuition juvénile, l'élan vital qui se manifestent spontanément dans la confusion et la violence, réclament à être canalisés dans de véritables processus de conduction initiatique.

Un joint circule ou une bouteille, dans le partage de sensations nouvelles, avec la sensation d'être initié à quelque chose qui échappe à l'enfermement social. C'est comme cela que ça commence. Le passage « de l'autre côté » vient de s'effectuer sans rituel authentique, sans protection, sans guide, avec des substances inadaptées dans un contexte inadéquat, avec une motivation confuse. Mais la fascination est enclenchée. Comment en revenir quand on n'a pas été structuré par la famille ou la société, quand aucun rite de passage n'a prémuni contre les mirages du numineux ? Le toxicomane, et nous sommes tous un peu toxicomanes au sein d'une société addictive, est quelqu'un qui va pénétrer par effraction dans ce monde-autre, sans rituel pertinent et qui ne trouve plus le chemin du retour. Il reste attrapé dans une dissociation relative, imperceptible au départ, mais qui peut devenir chronique, dangereuse, voire très grave, même avec ce que l'on appelle les soi-disantes drogues douces. La plongée dans les profondeurs de l'inconscient ou du « monde-autre » place le sujet face à des énergies psychiques considérables. Derrière les phénomènes, le sujet découvre ce que Otto Rank a désigné par « *numen* », un monde-autre doté d'une puissance agissante, à la fois *effrayante et fascinante*, espace habité par les formes symboliques, les archétypes de l'inconscient personnel et collectif. Dans l'ordre visionnaire, ces formes peuvent, par exemple, prendre les allures de monstres ou de saints, d'horribles bêtes ou d'animaux protecteurs, d'entités supranaturelles amies ou menaçantes,

généralisant des émotions de très haute intensité. Celles-ci emprisonnent le sujet dans l'ambivalence de la terreur et de la fascination. L'intensité des énergies psychiques mises en jeu est telle que le sujet ne peut les contrôler, il se sent dépassé, dévasté, et pris au sein d'une force qui le dépasse. Il se sent dépossédé de lui-même au bénéfice de puissances psychiques et spirituelles non humanisées qui surgissent de l'invisible, inconscient profond ou esprits malins, et exercent désormais une emprise sur son moi limité. Cette plongée hors de l'univers commun, dans l'extraordinaire, où l'imaginaire peut tout créer à sa fantaisie et s'inventer un monde virtuel susceptible de satisfaire tous les caprices et fantasmes, institue une fascination qui équivaut à une véritable aliénation. Par manque de rituel différenciateur, le toxicomane est tenté d'assimiler cette énergie à son Moi, il se les approprie, et au lieu de bénéficier d'une ampliation de la conscience par l'amplification de ses perceptions, il aboutit à une inflation de son Moi. Au retour du « voyage », la réalité ordinaire semble par comparaison fade, triste, étroite, oppressante. Le toxicomane aspire à retourner en permanence à cette expérience numineuse qui l'a absolument fasciné et lui procure transitoirement une énergie psychique hors du commun. Il rejoint l'attitude de l'enfant qui se croit tout puissant, dont l'ego immature, tyrannique, fonctionne dans la démesure et veut « *tout, tout de suite, sans effort* ». Il n'accepte plus aucune limite dont il ne comprend pas la nécessité protectrice et qui n'est perçue que comme contrainte et oppression envers ses « aspirations » et son désir toujours inassouvi. Son désir étant confondu avec sa volonté, finalement, le toxicomane s'identifie à un dieu. La dissociation d'avec la réalité, qui résiste à ses fantasmes, va aller croissant. Il perd progressivement son orientation dans ce « monde-ci ».

La recherche du toxicomane aura été le plus souvent confuse, pas très consciente, mal formulée, mal conduite, mais elle signe l'élan initial vers une quête fondamentale sur laquelle le thérapeute pourra s'appuyer. Proposer l'arrêt de la consommation, l'abstinence, sans reconnaître l'intentionnalité implicite de départ fondamentalement saine, même si elle prend ensuite les formes les plus perverses, équivaut à une forme de négation de l'élan vital du patient dont l'éveil est indispensable à sa guérison. D'autant que l'auto-médication massive des adultes par des drogues légales les disqualifient pour en juger sérieusement. De la sorte, en accueillant son désir légitime d'explorer le « monde-autre », au lieu de le nier, il devient plus acceptable pour le patient de se soumettre aux conditions et règles accompagnant le processus, à la fois initiatique et thérapeutique. Le thérapeute peut alors poser ce cadre de contention en comptant sur la collaboration volontaire et indispensable de son patient. Le lien thérapeutique s'inscrit alors davantage dans une relation de maître à élève plutôt que de répressur à délinquant ou de moralisateur à pécheur. En d'autres termes, il s'agit d'un processus initiatique, enthousiasmant parce que faisant sens, répondant à l'élan initial, structurant la personnalité, et capable de répondre à la recherche devenue chaotique et désordonnée de la toxicomanie. Le dispositif thérapeutique ne vise donc pas simplement l'abstinence, mais offre l'apprentissage, avec la prise des plantes, d'un maniement alternatif adéquat, respectueux des règles, s'imposant pour une modification salutaire de la conscience, susceptible de répondre à la quête toxicomane en lui fournissant des fins claires et des moyens non dommageables pour y parvenir. Le sujet peut sortir du grand écart de la dissociation entre ce monde-ci et le monde-autre, s'affranchir de la prison de son ego tyrannique, restaurer l'intégrité de son être. A la fin d'une session d'Ayahuasca bien conduite, après la traversée de ses ombres, le participant se sent au contraire unifié, « associé », en paix, avec une conscience enrichie, réconciliée.

Exorcisme

Souvent, lors d'une session d'ayahuasca, le patient va revivre son vécu de toxicomane comme un vécu de possession, comme s'il découvrait une force négative à l'intérieur de lui-même, qui l'assujettit et ne lui appartient pas en propre. Il visualise ce qui en réalité se manifeste déjà au quotidien : il voulait s'en sortir, il promettait d'arrêter, mais le lendemain, c'est plus fort que lui, il recommence. La perte de maîtrise est inconsciente et de ce fait signe une forme de possession d'autant qu'elle s'accompagne d'une fascination émotionnelle et d'une exaltation somatique initialement de l'ordre de la jouissance. Un contexte ludique s'instaure pour répondre aux pulsions du caprice, au lieu de l'aspiration à la liberté. La transgression du toxicomane, la violation de l'ordre intrinsèque de la vie et des règles rituelles, induit un renversement structurel et le sujet se retrouve possédé par « l'esprit » des drogues. Cette « mère » des plantes (la « mère » des guérisseurs), cette structure-énergie, n'accouche plus du sujet vers la conscience mais le dévore et le digère dans l'inconscience.

La notion d'exorcisme est dotée chez les occidentaux d'une connotation assez moyenâgeuse qui demande révision. Que fait un guérisseur quand il chante ? Il invoque les formes structurées de la vie, des éléments organisés de la nature visible et invisible. Son habilitation et son expérience lui permettent d'avoir une puissance d'appel. En « présentifiant », en incarnant cette énergie qu'il attire dans l'ici-et-maintenant du cadre rituel, il procède à son incorporation dans le corps-énergie du patient. Il profite en quelque sorte de l'état d'indifférenciation temporaire du sujet, donc son ouverture et malléabilité, pour réactualiser l'ordre en lui, en assimilant la structure-énergie réorganisatrice de la nature dans l'organisme de son patient. De ce fait, les incorporations négatives antérieures du sujet sont déplacées, évacuées ou réordonnées. Plus les ancrages transgressifs et toxiques sont profonds chez le patient, plus ils requièrent un niveau supérieur d'invocation. On voit bien qu'il s'agit alors d'un combat spirituel où le guérisseur joue le rôle de médiateur et de guerrier pour arriver à repousser les

ombres et parasitages du toxicomane. Le traiter revient donc, en quelque sorte, à appliquer un exorcisme, une libération spirituelle.

Lorsque que nous avons incorporé en nous des formes-structures d'une manière inadéquate, l'ayahuasca nous permet de les visualiser. A la mesure de l'investissement psycho-affectif envers des organes de notre corps ou de la symbolique qui leur correspond, ceux-ci, dans la vision, apparaîtront enflés, réduits, amputés ou déformés. Ces formes monstrueuses révèlent ainsi à notre conscience les perversités qui nous habitent. Les dystrophies psychiques, affectives, spirituelles vont se projeter en quelque sorte dans un volume visuel strictement proportionnel à leur intensité énergétique. Les obsédés sexuels traînent un sexe énorme, ceux qui sont dévorés par l'avidité montrent des bouches monstrueuses, les orgueilleux ont «la grosse tête », les avarés des mains crochues, les arrogants la poitrine rebondie. Nous sommes ainsi souvent comme des chimères où se côtoient en nous des formes de différentes natures et de différents règnes. Inversement, les vertus et qualités se révèlent sous des aspects harmonieux, lumineux, plein de beauté. Les images sont également accompagnées des perceptions des autres sens qui les amplifient, les complètent ou parfois même les remplacent complètement.

La monstruosité révèle nos formes non humanisées ou mieux encore, non spiritualisées. La perte de la dimension symbolique empêche l'accès aux signifiants et emprisonne le sujet dans l'absurdité du non-sens. Les forces psychiques non reconnues l'envahissent alors à son insu et ainsi le possèdent. Le serpent lové dans le bas-ventre, qui réunit les forces instinctuelles et les pulsions primitives de l'humain, peut se révéler alors dangereux. L'humain est appelé à domestiquer sa sauvagerie, transmuter ses pulsions de façon à permettre à ce que ces énergies soient canalisées et montent le long de l'axe du serpent-kundalini pour fleurir et s'épanouir au sommet du crâne comme le lotus de l'Illumination bouddhique. L'homme est donc appelé à passer de l'état de nature (de la mère) à celui de culture (au père) en apprivoisant les forces primaires qui l'habitent et pourraient éventuellement l'investir. Ainsi, dans un certain nombre de rituels d'exorcisme traditionnels, la tâche consiste à maîtriser symboliquement ces bêtes sauvages. Relation de la nature à la culture, pour le contrôle et la domestication des pulsions.

L'invocation de ces archétypes, de ces entités, peut s'effectuer de façon bénéfique mais aussi de façon dommageable. Les invocations sataniques de certaines formes de rock sont aussi opératoires, comme l'usage de certains objets de l'art magique, ou le fait de revendiquer d'appartenir au monde des ombres en s'habillant systématiquement tout de noir. L'intentionnalité revient ici au premier plan, pour différencier ce qui habite des approches thérapeutiques ou initiatiques, et des pratiques superstitieuses. Saint Paul nous le rappelle dans une célèbre Lettre « *Que je parle les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un gong retentissant, qu'une cymbale tonitruante. Que j'aie de l'inspiration, que je sache tous les mystères et toute la connaissance, que j'aie toute la foi, à transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien* ». Et l'intention est toujours à purifier car elle n'est jamais complètement dénuée de l'attente d'avantages secondaires, conscients ou inconscients, des revendications sournoises de l'ego en quête de reconnaissance, de toute-puissance, où la superstition s'insinue, c'est-à-dire la manipulation des formes-énergies.

Le toxicomane confond initiation et transgression. La plante qu'elle soit tabac, coca, pavot, marihuana ou vigne, est niée dans sa dimension sacrée. Son esprit est violé afin d'en exploiter indûment la richesse. La manipulation inconsidérée et méprisante de ces forces se retourne contre le profanateur. La recherche prométhéenne du toxicomane constitue un délit, non dans le fond, sinon dans la forme. Il commet, par orgueil ou ignorance, l'erreur de défier les dieux au lieu de les prier. Il omet d'y mettre "les formes", c'est-à-dire l'acceptation des règles de ce Grand Jeu, la soumission humble, l'attitude intérieure de réceptivité joyeuse. La transgression nous renvoie toujours à un ordre, or c'est à partir du moment où il y a un ordre que cela commence à faire sens. La liberté ne peut être le résultat de la transgression, mais au contraire la sujétion volontaire et respectueuse, aimante, à un ordre universel, qui transcende la singularité de l'individu, et permet d'inscrire sa symbolique particulière dans la cohérence apaisante de cet ordre universel. Chez le toxicomane, la recherche de cette limite, du sacré, du père, de l'ordre, de cette éthique, qui restituent un sens à sa vie, passe par le réajustement du Verbe, le rétablissement de la parole véritable. La parole authentique et vraie pourra permettre de transiter de cette *inversion* des valeurs, de cette *perversion*, à une véritable *subversion*, renversement, pour arriver à la *conversion* ou métanoïa, afin que les choses retrouvent leur juste place, et restituent le sens de la Vie permettant la guérison.

Lors des états modifiés de conscience induits et bien conduits, le toxicomane visualise lui-même sa situation et retrouve progressivement le chemin de ce « monde-ci ». La drogue n'est plus là pour l'anesthésier. Par le retour à ce savoir originel, respecté, étudié, il semble possible de corriger la transgression et restaurer une authentique relation avec le Mystère de la Vie, en retrouvant de véritables voies initiatiques. En sauvegardant la légitime quête de l'usager de drogue et en la recanalissant correctement, selon les incontournables lois de la vie, peut-être éviterons-nous le défaitisme laxiste et dépressif du « tout autorisé » aussi bien que la bellicosité rigide autant qu'inefficace du « tout interdit ».

Sacrifice - Vocation

Qu'est-ce qui nous appelle dans la vie ? Quel est notre destin individuel ? Qu'est-ce qui fait sens pour soi ? Au cours de l'exploration de son univers intérieur, la personne discerne avec l'ayahuasca ses propres aptitudes, ses qualités au sens fort : sa vocation. Lorsque le sujet découvre ce dont il est porteur, quelle est sa juste et légitime place dans le concert de l'existence, il se reconnaît un but et un chemin. La vocation sous-entend la notion d'appel et, quand on peut identifier cet appel et l'écouter, la vie trouve son sens, sa place, la voie du bonheur ou de la réalisation. Trouver sa vocation nécessite d'élever le regard, un peu comme quelqu'un placé au fin fond d'une vallée et qui voudrait découvrir où mènent les chemins. En bas, on ne distingue plus les choses, on ne sait plus vers où se diriger. Dès qu'on monte sur une butte ou un sommet pour prendre de la hauteur, toute la vallée se déploie et la destinée des différents chemins possibles apparaît. Il est alors aisé de choisir son sentier en toute lucidité, visualiser les possibilités qui sont offertes.

Le cœur doit comprendre avant la tête. L'acceptation précède toujours la compréhension. L'ordonnement de ce processus requiert un espace spécifique de thérapie initiatique afin que la vérité soit dite et expérimentée, peu à peu, en se sacrifiant. Sacrifier, c'est revenir au sacré, loin des recommandations de l'époque actuelle. La notion de sacrifice n'est plus très à la mode car mal comprise. Elle s'impose cependant si l'on souhaite réaliser sa vocation profonde et sacrifier ainsi sa vie (sacrifice = *sacer facere* = faire du sacré). Il faut élaguer les branches basses de l'arbre si on veut qu'il pousse en hauteur. Toute croissance exige un sacrifice. Restituer la notion de sacrifice impose de faire des choix, d'opter pour ce constitue l'appel essentiel, donc réaliser sa vocation : ce à quoi l'on est « voué ». Cela passe par la reconnaissance de la filiation propre qui définit l'identité au monde. On ne peut que sacrifier des bonnes choses, les mauvaises il suffit de les jeter. Mais ces bonnes choses en elles-mêmes, ne le sont peut-être pas pour un individu spécifique à un moment précis de son itinéraire de vie. Sacrifier veut dire écarter d'autres options dont le choix n'est pas pertinent à moment donné. Connaître sa vocation, ce qui nous correspond parfaitement, amène à sacrifier tout le reste. Si ma vocation est d'être un guerrier, je dois devenir le meilleur guerrier possible et de fait, renoncer à être guérisseur ou artisan. Il s'agit de sacrifier le secondaire pour aller à l'essentiel.

La réintroduction du sacré vivant et vécu, implique d'emblée la revalorisation du "sacrifice" dans son sens profond, étymologique. « Faire du sacré » consiste à sacrifier sur l'autel de son amour, de sa quête, quelques appétits personnels qui rattachent à la matière, au passé, à la mort, à l'ego. A chacun de découvrir ce à quoi il doit renoncer, quelle mesure il met dans la balance. Il n'est évidemment pas très populaire, à l'heure de la civilisation dite de jouissance et de plaisir, de proposer la souffrance comme voie libératrice. Mais la souffrance ne se propose pas, elle s'impose, comme loi du vivant. La souffrance "vient" sur le chemin et ensuite elle est ou non acceptée. L'exemple du toxicomane est parlant : vouloir « voler et voir », sans payer le prix à l'entrée, coûte plus cher à la sortie et bien davantage... Question d'économie !

Actuellement la liberté est supposée être la quête essentielle du monde occidental contemporain. Tout le monde voudrait être libre. Cependant, dans cette recherche de liberté, on rencontre souvent son opposé qui est le caprice. Il existe une énorme confusion entre la notion de liberté et celle de caprice, entre le LIBER et la CAPER, c'est-à-dire entre le Verseau et le Capricorne, pour reprendre des symboles du zodiaque. En fait, nous ne savons pas vraiment ce qu'est la liberté, nous sommes en train de la découvrir. Peut-être qu'un maître-guérisseur dirait que la liberté consiste à découvrir et réaliser sa vocation profonde. C'est-à-dire cette « engrammation » dont il est porteur et qui représente son potentiel de réalisation et d'épanouissement. Et c'est en connaissant ce potentiel, cette inscription structurelle donnée à la conception, donc en se connaissant soi-même, y inclus ce corps somato-énergétique, que l'on peut aspirer à évoluer et à se réaliser. Donc la liberté a peu à voir avec « *faire ce qu'on veut, comme on veut et quand on veut* ». La conquête de la liberté constitue au contraire un travail extrêmement rigoureux, avec des limites très précises, et qui passe par l'acceptation de sa propre voie initiatique, ou encore son « destin » (sans connotation déterministe). La liberté s'acquiert par la reconnaissance de sa vocation. Si je sais où est ma place, si je réalise ma vocation, je suis complètement libre. Le caprice, c'est vouloir répondre à des fantasmes et projections qui ne correspondent pas à la nature profonde et véritable. C'est vouloir être un autre, comme une semence de rosier qui voudrait devenir un chêne. Quand la rose accepte ses potentialités propres et arrive à sacrifier ses velléités de devenir un chêne, renonce à ses fantasmes, elle est totalement libre. Elle est libre de devenir la plus belle rose du jardin. La loi du rosier l'empêche de devenir chêne et en ce sens la limite.

Aller vers sa vocation suppose de reconnaître ses limites. Ces limites, alors, ne sont pas vécues comme des obstacles à la réalisation personnelle, mais comme des gardes-fous, de cette folie qui consiste à vouloir être un autre que soi-même. La contrainte devient au contraire un support sur lequel s'appuyer pour grandir. La reconnaissance de ces limites se fait automatiquement à travers les expériences d'ayahuasca. Une personne qui fait cette expérience, quel que soit son niveau culturel ou son niveau intellectuel, les visualise directement. Plus on reconnaît ses limites, plus on reconnaît les voies propres d'accès à la transcendance. Mieux on sacrifie, plus on respecte sa vocation, plus on est confronté à l'humilité. Dans

les sessions d'Ayahuasca ou d'autres plantes, le sujet est souvent appelé à vomir. C'est un premier apprentissage de l'humilité, un apprentissage dans le corps, parce qu'il est très difficile de vomir en gardant la tête droite, on est obligé de courber l'échine.

Si cette transcendance, si ce Père, si la Vie, sont bonté et bienveillance, leur autorité sur nous devient acceptable. Face à la malveillance, il est au contraire juste de se rebeller. En l'absence de bienveillance, la soumission, qui serait alors veulerie, devient intolérable. Et la vie de lâcheté devient horrible, épouvantable. La soumission face à la bienveillance est libération. La soumission suppose l'acceptation de la souffrance éventuelle qui se présentera sur le chemin de croissance, mais elle n'a rien à voir avec le masochisme qui en est une quête perverse. L'acceptation de la souffrance n'est pas recherche de souffrance. Quand la souffrance se présente, il est nécessaire de la vivre, de la traverser. La fuir conduit en quelque sorte à en « prendre double-dose » ! Quand on se met sous la protection de cette transcendance, l'acceptation de la souffrance permet de l'alléger considérablement, elle devient porteuse de sens. La souffrance n'est pas ou plus une fin en soi, mais simplement un passage vers la réalisation de sa vocation, vers la réalisation de soi-même.

Psychologie du chaos - liberté de choix vers l'entropie ou la néguentropie

Dans un quotidien où la disponibilité de l'individu est de plus en plus réduite, comment intégrer la masse d'informations qui s'accumulent ? Des systèmes matériels complexes nous entourent : machines, télécommunications, véhicules, informatique, traitement de l'image. Comment les digérer, les sélectionner, les évacuer si nécessaire ? Leurs correspondances symboliques n'ont pas le temps d'être établies dans notre univers intérieur, que déjà d'autres prototypes plus élaborés apparaissent. Nous avons une carence chronique et croissante dans l'acquisition et l'intégration de ces systèmes complexes. Les phases d'instabilité des systèmes et leurs allures chaotiques augmentent en fréquence, en intensité, et remettent sans cesse en cause les systèmes informatifs individuels et collectifs. Cet envahissement anarchique exige une haute plasticité psychique et une grande capacité adaptatrice. Ces objets ou systèmes ne sont pas suffisamment reconnus et différenciés par le psychisme et troublent la conscience de soi, la présence au monde, la reconnaissance du réel. Ces superpositions ou enchevêtrements des niveaux d'intégration impriment une espèce de déformation dans la perception des frontières du moi/non-moi et nourrissent facilement les délires chez les sujets fragiles. L'individu entre alors dans une crise et son équilibre devient instable avec des dépressions, fatigues, violences, somatisations.

Dans sa théorie du chaos, le physicien Ilya Prigogine décrit les systèmes complexes comme des systèmes d'informations qui croissent progressivement en complexité à mesure que s'accumulent des données nouvelles. Quand la somme des informations devient extrêmement importante, plus que ce que le système peut intégrer, celui-ci, saturé, devient chaotique. L'activation énergétique s'amplifie au point de susciter l'instabilité du système. A un moment donné, grâce à cette instabilité, s'offre une bifurcation possible de ce système. Il peut bifurquer dans deux directions opposées, vers l'entropie ou vers la néguentropie. Si ce système d'information passe à un niveau de cohérence supérieure il évolue vers une forme néguentropique, un renouvellement de son potentiel vital global dans un système supérieur d'organisation et de cohérence. Le système opère un saut qualitatif. A l'inverse, la bifurcation entropique mène le système vers la mort énergétique accélérée et sa désintégration.

Ce modèle physique peut s'appliquer à l'être humain comme système vivant. C'est précisément au cœur de la vulnérabilité de nos « crises » que s'offre la plus grande possibilité de passer à un niveau supérieur de cohérence dans notre existence. La « crise émergente » ouvre sur un renouvellement de l'impulsion de vie sous une forme plus cohérente que la précédente. Ce modèle nous invite donc à avoir l'audace suffisante, dans toute crise, pour choisir l'option de vie. Un individu qui apprend qu'il a le cancer doit intégrer soudainement une information très déstabilisante. En tant que « système vivant », il devient extrêmement vulnérable. Il a alors le choix d'accepter de mourir passivement, et là il va vraiment mourir et sans gain de cohérence, sans extraire du sens de son vécu ; ou bien il va opter pour la vie en se battant pour gagner de la cohérence, comprendre ce que cette pathologie lui signifie. Il y a là un saut quantique à opérer. Cette maladie physique peut lui permettre alors un positionnement rénovateur du sens de sa vie sur le plan affectif, psychique. Mais un saut encore plus grand, peut offrir de nouvelles cohérences au niveau spirituel. La guérison physique demeure un possible mais reste secondaire par rapport à la guérison psychique ou spirituelle qui s'offre alors.

La dépression représente une autre illustration de cette situation de crise « émergente » proposée par la théorie du chaos. Elle offre aussi l'occasion, avec un travail de guidance, d'exercer une décision salvatrice. Alors que, souvent, la souffrance psychique est amendée par des anti-dépresseurs, contenue sur un plan superficiel, et aggravée plus profondément dans le long terme car privée de voie résolutive.

On peut légitimement se demander si l'augmentation des démences séniles et maladies d'Alzheimer ne serait pas, d'une certaine façon, une des manifestations et conséquence, au moment d'une crise émergente, d'un refus de la vie. C'est le choix de la mort, peut-être inconscient et passif, mais un choix quand même.

Une vie qui n'a pas de sens, c'est une vie qui va vers l'entropie et fonctionne dans un système fermé, non-vivant. A chaque « crise », il s'agit de poser un acte de foi vers une option libératrice. Car c'est bien notre liberté qui est en jeu au sein d'une crise personnelle où personne ne peut décider à notre place. L'activation énergétique contraint à la décision. (L'instabilité conduit au mouvement - JD). Et son éventuelle absence constitue un choix vers l'entropie par négation de l'espoir. Le positionnement, même passif, est inévitable. La neutralité est exclue. Finalement cela se résume toujours à un choix, entropique ou négentropique, de mort ou de vie. Faire le pari de la vie et « croire en sa chance » constitue un élan négentropique porteur de vie renouvelée. La chance nous l'invitons par notre décision. Un pas en avant déclenche automatiquement, par l'interaction permanente de notre univers intérieur avec le monde extérieur, un mouvement vital qui nous entraîne. Lorsque notre liberté intérieure nous décide à aller vers la conquête de soi-même, à chaque fois se déclenchent autour de nous des phénomènes objectifs d'aide, de soutien, de compréhension, des rencontres opportunes.

Judéo-christianisme

La crise avec la vulnérabilité qui l'accompagne, devient une opportunité où des possibles se font jour et les interactions avec les autres formes organisées de la Nature s'activent et résonnent. Cela nous renvoie directement au processus chamanique.

L'ayahuasca est une liane qui ne peut se verticaliser que si elle prend support sur des arbres. Elle s'adapte à son support. Elle a besoin d'un tuteur pour croître en hauteur, sinon elle se répand horizontalement. Ses énergies vont de même. Si on n'ingère que de l'ayahuasca, comme la mode occidentale le promet un peu partout, en omettant le complément de plantes maîtresses, masculines, comme les écorces d'arbres pendant les diètes d'isolement, cela équivaut à un excès de féminin et un déficit de masculin. Or, le « féminin » donne, le « masculin » ordonne. En d'autres termes, sur le plan psychique, le sujet va se trouver saturé d'informations et en même temps dans l'incapacité de les structurer. Il n'y a alors pas réellement d'enseignement ou d'apprentissage parce que la profusion des données ne trouve pas à s'ordonner et donc à se métaboliser. Cet excès peut même aboutir à l'inverse, à la déstructuration par un débordement de matériel psychique à assimiler. Les vomissements induits par l'ayahuasca signalent non seulement l'évidente libération physique, mais simultanément l'évacuation de l'excès d'informations stockées et inutiles qui encombrant l'organisme. Le sujet vomit alors les toxines physiques mais aussi les pensées parasites, les sentiments troubles, les mémoires traumatiques. Ce nettoyage implique alors la remise en ordre des informations du système. A partir du moment où l'ayahuasca induit une visualisation des effets psychiques, il existe déjà un accès cortical et donc une forme d'intégration minimale à la conscience du sujet. Cette visualisation est déjà en soi une preuve de métabolisation de l'information au niveau du cortex cérébral. C'est-à-dire que notre réseau informationnel a intégré cette donnée complémentaire puisqu'elle est vue.

Il est important que la prise d'ayahuasca soit équilibrée par une intervention structurante, soit par des plantes masculines dans un contexte amazonien, soit par l'emprunt d'une forme de structuration verticale propre à la culture ou au bagage religieux du sujet. Si l'individu possède une foi active ou bien un système de croyance, bouddhiste, chrétien ou autre, cette structure de base profondément introjectée peut servir de support à la verticalisation, de grille de lecture, d'interprétation et d'intégration des données fournies par l'ayahuasca. Collectionner les expériences ne sert à rien, et peut même devenir déstabilisant, si elles ne peuvent être intégrées le long d'un axe de verticalisation de la foi.

Beaucoup de gens ont souffert d'un contexte religieux, ecclésial, institutionnel, lourd, pesant, contraignant, moraliste à outrance, déshabité par l'esprit, rejetant le corps. Parfois cela ressemble à un véritable massacre. Cependant, il faut avoir le courage d'aller voir au coeur des choses, dépasser les formes pour atteindre l'essence. Il existe une tradition mystique occidentale extrêmement riche. Il est très triste que le terme « judéo-chrétien » soit presque systématiquement assimilé à quelque chose de négatif. Tout un chacun se doit d'aller fouiller ses racines, les purifier s'il y a lieu, et récupérer ses héritages vitaux. On aurait tort de croire qu'il suffit de décider mentalement de nier ses racines ou de chercher à se greffer sur une autre tradition pour se libérer de son passé. Si le poids du passé de nos pères nous pèse, il nous incombe de l'intégrer de manière adéquate, et d'expier ce qui doit l'être. Alors les vraies racines, fortes et nourrissantes, nous donneront la sève nécessaire à notre croissance et épanouissement. D'où la nécessité pour les occidentaux, avant de s'ouvrir à d'autres cultures, de se reconnecter et de se réconcilier avec leur filiation judéo-gréco-chrétienne qui les nourrit et les structure, même inconsciemment, et dont le mysticisme renferme les outils symboliques qu'ils tendent à chercher dans d'autres formes culturelles.

U Tin Htue, un guérisseur de la vieille tradition bouddhique du Manosetupa, dit : « *Pour avancer dans cette voie, il faut croire en quelque chose. Bouddha, Christ, ce que tu veux, peu importe, mais croire. Il te faudra cette base, ce point d'appui nécessaire, ce tremplin qui propulse. C'est le centre de convergence et de concentration.* »

Les personnes qui ont le plus de difficultés dans ce genre de travail sont celles qui ne se sont jamais construites dans la verticalité, qui n'ont pas reçu d'héritage spirituel de leurs parents. Il vaut mieux avoir reçu une éducation religieuse tordue, mal foutue, contre laquelle on peut au moins lutter, contre laquelle on peut s'arc-bouter, que de ne pas en avoir eu du tout. Être contre est quand même une façon de s'y appuyer. Les parents doivent transmettre à leur enfant une notion de la transcendance, une explication de l'ordre du monde qui laisse entendre que la vie fait sens, qu'il y a quelque chose d'autre au-delà de la mort. Si l'enfant est nourri à cet endroit, il pourra alors travailler cet héritage, il aura matière pour ce faire. Il le changera, modifiera, s'adaptera, fera le tri, à sa manière et à son rythme. Quand des parents ne veulent rien transmettre à leur enfant pour supposément « respecter sa liberté » et pour qu'il puisse décider lui-même « plus tard », quand il sera grand, ils en font en réalité un déshérité. Une terre non ensemencée ne produit rien.

Au cœur de la crise, dans ces moments de délibération interne, l'être humain demande à être inspiré. La prière correspond à l'invocation-convocation des esprits. Toutes les traditions insistent justement sur la place de la prière, de la méditation, ces espaces de vide intérieur où l'être, en accueil et réception, peut être visité. Accepter d'offrir des instants « inutiles », où l'on donne de son temps, en acceptant de ne rien comprendre, permet à l'inspiration de surgir, sur le moment ou plus tard. Cette mise en disponibilité signale également la reconnaissance d'une transcendance. Prier pour être fécondé par l'inspiré divin. L'homme serait ainsi aspiré ou inspiré vers le dépassement constant de lui-même par une force d'attraction spirituelle transcendante qui le tirerait vers son épanouissement.

Espérance, choix du risque de vivre, poussée de vie semblable à la sève montant du sol à travers les racines vers les extrémités des plus hautes branches de l'arbre. Reconnaître cette capacité de l'homme à être inspiré lui ôte du même coup toute prétention à être créateur. L'homme ne crée rien, il matérialise ses inspirations. Dans cet ordre d'idée, une transgression fondamentale et majeure de l'humain consiste à prétendre qu'il donne la vie. La mère ne donne pas la vie, elle la transmet. Nos parents ne nous ont pas donné la vie, ils nous l'ont transmise. L'homme ne crée pas, il transforme, il transmet, il informe, mais il ne crée pas de son propre fond. La tendance de l'être humain est de « jouer au créateur », c'est-à-dire à l'apprenti-sorcier en réalité. Se croire créateur implique de se vivre dans la toute-puissance et élimine l'inspiration. Seul celui qui est vraiment dans l'humilité peut être inspiré.

Nous sommes invités à participer au beau, au bon et au vrai, mais par les voies de la contemplation. La tentation fondamentale de l'être humain, décrite dans la scène mythique de la Genèse, est de céder à notre fonction féminine (la femme saisit la « pomme ») qui prétend accéder à la connaissance du bien et du mal en se l'incorporant, en s'appropriant ses fruits. La connaissance est de l'ordre de l'être et non pas de l'avoir. On peut la voir mais pas l'avoir. On ne peut s'approcher du savoir et de la connaissance de la vie que par la contemplation de son immense mystère. L'élaboration patiente de ce vase d'accueil intérieur par la prière ou la méditation offre la possibilité d'être inspiré, emporté (transports mystiques) et conduit à l'extase (illumination).

Les grandes traditions proposent ainsi de se conformer à ce mystère par les voies de l'imitation des Maîtres. Cette contemplation demande un constant réajustement et une purification du « regard porté sur ». A l'opposé des tentatives infantiles de saisie primaire des données par l'enfant qui veut s'approprier le réel, l'invitation mature est celle d'un mouvement de dépossession, de détachement, d'oubli de soi. Les bouddhistes insistent sur ce processus de dépouillement de tout ce que l'on croit savoir, de tout ce que l'on croit. Comment d'ailleurs pourrait-on être détenteur du savoir ? Détenir cela veut aussi dire arrêter, emprisonner. On ne peut pas « avoir » raison mais l'on peut « être » raisonnable. On ne peut pas détenir la vérité mais on peut « être » dans le vrai.

CONCLUSION

Les toxicomanes nous renvoient à notre responsabilité collective du phénomène de désacralisation de notre société. Les derniers prêtres-guérisseurs des montagnes, déserts et forêts du monde lancent le même message clair et simple : « *Vous êtes tristes parce que vous avez oublié les dieux* ». Être *a-theos*, sans dieux, c'est perdre l'*in-theos*, l'enthousiasme. Le divin est devenu l'intolérable tabou de nos sociétés. La voie chamanique, sentier de ressourcement au divin, peut restituer à la thérapeutique une dimension salvatrice et salutaire. Jusqu'à quand aurons-nous peur de reconnaître que, d'une certaine façon, sainteté et santé sont inséparables ?

La spiritualité est rejetée par l'homme moderne pour être considérée comme un sous-produit du mental, un artefact de la psyché, une projection utilitaire mais inconsistante de besoins affectifs. Un « esprit libre » serait finalement un individu « déconditionné », débarrassé des stéréotypes d'une pensée religieuse obsolète et obscurantiste, c'est-à-dire sans racines, sans obligations, sans mémoire, sans identité, sans limites ni liens. Son corps désacralisé devient objet manipulable à merci et intègre le vaste marché de la consommation. Ce sujet moderne ainsi « idéalisé » serait plutôt celui d'un être « sauvage », sans foi ni loi.

Face aux conceptions du monde occidental et traditionnel, apparemment opposées, structurées respectivement sur la notion d'amour et de justice, le défi qui se pose actuellement est celui de la fécondation de ces deux approches pour découvrir les horizons de la liberté. Si on ne se donne pas véritablement la peine de la quête de la liberté intérieure, dans une dimension de transcendance spirituelle, on prend le grand risque de la chercher dans la matière. C'est le chemin du caprice qui aboutit à la toxicomanie, au sexe à outrance, à la grande bouffe institutionnalisée, à toutes les formes d'excès de consommation et de formes de l'avoir, bref, au danger du libertinage confondu avec la liberté. La liberté implique le sacrifice de ce qui n'appartient pas au « destin » personnel, à la mission impartie dès la venue en ce monde, à la réalisation des potentialités dont chacun est porteur, afin de n'accepter que ce qui se manifeste clairement en concordance avec soi-même et sa vocation profonde. Voir, c'est savoir et c'est pouvoir. Pas de ce pouvoir d'omnipotence qui correspond à la tyrannie arrogante de l'ego immature, mais du pouvoir humble sur soi-même, pouvoir faire, pouvoir dire, pouvoir être. L'approfondissement progressif de ce "savoir" exige de l'impétrant un travail de purification permanent afin de désencombrer les corps physique, psychique et énergétique des déchets de leur métabolisme respectif et ainsi permettre l'émergence et le développement de fonctions perceptuelles enkystées et négligées comme l'intuition, la communication silencieuse, la présence à soi-même.

Le processus initiatique, en le réinscrivant au sein de l'ordre universel dans lequel il a son rôle et sa fonction, engage l'individu à être de nouveau sujet de son devenir, membre de la communauté humaine et participant du Vivant en général, citoyen universel, bref, l'engage à se réhumaniser. Si notre corps est porteur d'une vie, il est tout aussi porteur de toute la Vie. Chacun recèle donc à son insu la Loi fondamentale du vivant. Les portes s'ouvrent sur des dimensions transgénérationnelles et au-delà, transpersonnelles. Le sujet s'inscrit dans une généalogie, dans un univers vivant, dans un cosmos vivant, avec une histoire individuelle porteuse de sens à l'intérieur d'une histoire collective et de l'aventure universelle de la Vie. Cette réintégration du sens individuel de sa vie dans le grand courant transcendant du Sens de la Vie, rétablit la dimension du spirituel ou du religieux et devient fonction réparatrice et guérissante.

La prise de conscience progressive par les occidentaux de la grave carence de sacralité dans leur quotidien et l'audace de certains les menant à l'autre bout du monde en quête d'un renouvellement de leur spiritualité, sont porteuses d'espoir. Il s'agit de féconder, recevoir et transmettre à d'autres les instruments d'intégration de leur démarche initiatique. On peut espérer l'apparition d'un phénomène de transmission exponentielle des connaissances et des savoir-faire initiatiques, pour ainsi passer d'une offre encore confidentielle vers une ouverture plus ample sur la société et les besoins de nos contemporains. Oser parler de l'Esprit constitue une gageure déjà moins scandaleuse qu'il y a quelques années en arrière. Il faut attendre assez peu des institutions qui ne génèrent pas, par principe, de changement de leur propre chef. Mais la pression de l'angoisse existentielle croissante et diffuse des populations d'une part, et d'autre part l'exigence active de groupes d'individus plus conscientisés en faveur de la récupération d'un sens de la vie, sont des signes d'espoirs. C'est cette voix de l'Esprit, source d'inspiration, intelligence du coeur, qui peut nous guider dans cette indispensable transition.

L'être humain se trouve au centre d'une croix, à la rencontre de deux axes, vertical et horizontal. Il synthétise en quelque sorte, dans son incarnation, l'immensité des mondes. Son corps se manifeste comme le temple du Sacré ou lieu de révélation de la Vie. Il est lien entre le moi et le non-moi, sas entre l'univers intérieur et univers extérieur, comme chargé d'assurer l'intégrité du Vivant. Une fonction essentielle de la nature humaine serait le dépôt de la Vie dans sa cohérence et son harmonie. Et peut-être, au-delà, une mise au monde d'une conscience plus large, la célébration de la sacralité de l'existence qui embrasse toute créature. L'être humain permet à l'univers de se conscientiser à travers lui, et assume donc un contrat essentiel au sein de la Création.

La réalité demeure immuable, seul se modifie le point de vue de l'observateur. L'entendement procède ici non de la capacité de formulation linéaire, de la logique causaliste, sinon de la présence immédiate et intense à ce qui est.

Si les platitudes ne requièrent que deux coordonnées, savoir que la terre est ronde et enfin sortir de la quadrature du cercle implique de s'ouvrir à la trinité et d'introduire le mystère du nombre pi. Ignorer ce troisième facteur revient à nier la transcendance comme lieu de convergence asymptotique de la dynamique de l'existence. Pour autant, le point Omega, selon la formulation osée de Teilhard de Chardin, échappe à nos perspectives humaines, et nous contraint à la confrontation plane et infructueuse des contraires. (point Oméga : dernière lettre de l'alphabet grec, représente le point ultime du développement de la complexité et de la conscience vers lequel se dirige l'univers - JD). Pour le chrétien, le Christ est l'Alpha et l'Oméga.

L'objectif suprême de dépassement de la dualité conduit vers l'union et sa synthèse dans une unicité trinitaire. Alors que la voie du toxicomane est la voie de l'indifférenciation, la voie de la régression, la voie de la fusion par la dilution dans le grand tout, le travail d'individuation prend les dimensions d'une nécessité collective à l'époque actuelle. Nous sommes face à une instabilité très grande, des énergies, des personnes, de la société, qui nous offre l'occasion d'une crise émergente. Dans cette bifurcation possible, la délibération interne collective et les aspirations qui se feront jour, nous conduiront-elles vers l'entropie, vers cette « culture de la mort » déjà dénoncée et qui mène à la dégradation du système vers la sauvagerie et la violence ? L'indifférence, la tiédeur, la peur, les résistances prendront-elles définitivement le pas sur le nécessaire courage pour un saut négentropique collectif vers une vie nouvelle et un niveau supérieur de conscience ?

Ce courage sera surtout requis pour vaincre le tabou de la modernité sur le sacré et le spirituel, afin d'avoir l'audace de reconnaître que notre monde s'inscrit dans un ordre transcendant, que « quelque chose » nous dépasse. La prétention de la science à être la seule détentrice de la vérité sur le sens des choses relève de l'imposture. Le cadeau que nous pouvons nous faire à nous-mêmes est l'audace de grandir. Notre corps constitue notre unique propriété dans cette incarnation, d'où l'importance de préserver son inviolabilité et maintenir son intégrité. Il est à la fois le champ et l'instrument de l'exploration du monde. Il nous fait passer du physique à la métaphysique, de la vie temporelle à la vie spirituelle. Il nous offre de passer de la souffrance insensée, donc insupportable, à une souffrance qui fait partie intégrante du cheminement de notre nature humaine et qui prend alors un sens salvifique à l'étape finale de la mort et constitue alors, une autre naissance. Il y suffit d'un peu d'humilité et de nous laisser habiter par la passion de la vérité, de nous laisser saisir par la foi en l'homme libre.

